France ILLUSTRATION

N° 165 — 11 DÉCEMBRE 1948 — 100 FRANCS

Illinois U Library

Phot. I. N. P.

LA CHINE NATIONALISTE LANCE UN S.O.S. A WASHINGTON

La poussée des armées communistes de Mao Tse Tung sur Nankin se faisant de plus en plus menaçante, Mme Tchiang Kai Chek est allée aux États-Unis en vue d'obtenir du gouvernement de Washington une aide immédiate et substantielle pour la Chine nationaliste. L'épouse du président de la République chinoise, accompagnée de Mme George Marshall, dont elle sera l'hôte durant son séjour en Amérique, se rend à Leesburg, où réside le secrétaire d'État aux Affaires étrangères.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET UNION FRANÇAISE :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois . . .	1.950	2.450	2.550	3.050
Un an . . .	3.900	4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER :

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an....	18,60		23.70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs suisses	47,90	48,65	59,02
	Un an....	75,10		95,80	97.30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75	escudos	295,80	300,50	364,45
	Un an....	463,50		591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

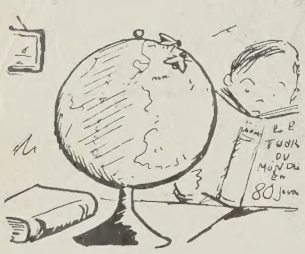
	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an....	4.900	6.250	6.350	7.700

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

France et Union française. Un an **1.000 fr.**
Étranger. . . . . Un an **1.360 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — « En cas de changement de prix, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit. »
(Décision du Comité Directeur du Syndicat des Publications Périodiques Françaises en date du 22 Janvier 1948.)
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste.
Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une reclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

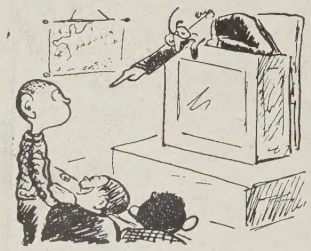


LES GRANDS VOYAGES

PREMIÈRE MOUCHE. — Que lit ce gosse ?

DEUXIÈME MOUCHE. — *Le Tour du monde en 80 jours.*

PREMIÈRE MOUCHE. — Quel retard ! Moi, je fais le tour du globe terrestre en quatre-vingts secondes !



PAS BIEN FIXÉ

— Elève Pénible, qui a dit : « Je veux que chaque Français mette la « poule au pot » tous les dimanches ? »

— Ben... heu... le ministre du Ravitaillement.

— Eh bien, garçon, mon bifteck de mulet ? Il y a une heure que vous me dites qu'il avance !

— Que voulez-vous, ces animaux-là, c'est si entêté !

SHAKESPEARIEN

HAMLET. — Je me demande pourquoi les squelettes rient toujours...

LE FOSSOYEUR. — Peut-être de s'être pris au sérieux de leur vivant !

ÉTRANGE INQUIÉTUDE

— Ce qui est grave, mon vieux, c'est cette crise du papier.

— Pourquoi ?

— Ben, quand y en aura plus, avec quoi qu'ils feront les billets de mille ?... C'est bougrement inquiétant !...

MACHINES ET OUTILLAGE MODERNES
POUR BOIS ET MÉTAUX
Quincaillerie pour Bâtiments — Fournitures Industrielles — Matériel d'Entrepreneurs
Ancienne Maison E. Byland et L. Vincent
Louis VINCENT, Maurice VINCENT (Ing. A. M.) & Cie
10, pl. de la Gare et 39, r. Casimir-Brenier — GRENOBLE —

PIDAULT, Armurier - **BOCHOT,** succr
42, rue de l'Arcade, Paris-8e - Tél.: Anj. 36-20

HOTELS et VILLÉGIATURES
CÔTE D'AZUR
NICE
TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

Un cadeau utile et agréable...
la Lampe Berger 49
SUPPRIMANT FUMÉES DE TABAC ET ODEURS
(à partir de **505**)
Se vend partout et
18, RUE DUPHOT PARIS (MADELEINE)

ARBRES FRUITIERS
DE RAPPORT **IMMÉDIAT**
ROSIERS DERNIERES NOUV.
Toutes plantes pour parcs et jardins
PLANTS pour boisement
Catalogue franco n° 96
BACHELIER - CHARVOT
CHATEAUROUX (Indre)

DU LIMOGES sur votre table
DIRECTEMENT
De **LIMOGES FRANCO** de port et d'Emballage
et si vous le désirez **A CRÉDIT**
Demander notre nouveau Catalogue illustré I
il vous sera adressé
FRANCO
PORCELAINES SALMON ET Cie AV FOUCAUD **LIMOGES**

AGACHE LILLE
FIL
FIL A COUDRE
FICELLE
TOILE
CONFECTION
qualité de bout en bout

QUATRIÈME ANNÉE

NUMÉRO 165

11 DÉCEMBRE 1948

France ILLUSTRATION

GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

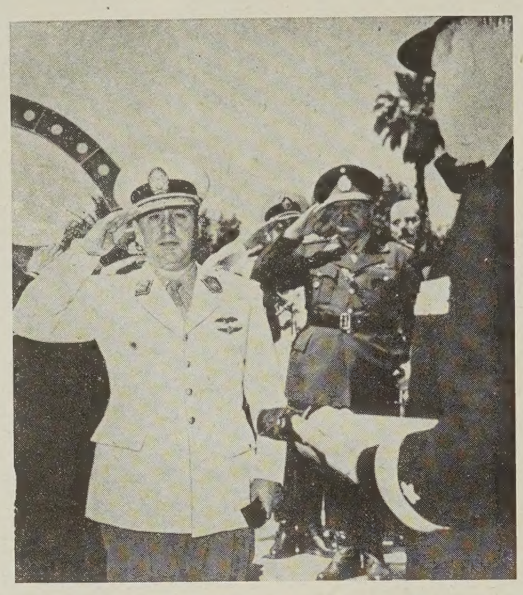
(Phot. Paul-Emile Victor.)

DÉPART POUR L'ANTARCTIQUE

Le *Commandant-Charcot*, navire des expéditions polaires françaises, appareille de Brest pour se rendre à la Terre Adélie, dans l'Antarctique, où il doit déposer les membres de l'expédition française organisée par Paul-Emile Victor et placée sous les ordres d'André-F. Liotard.

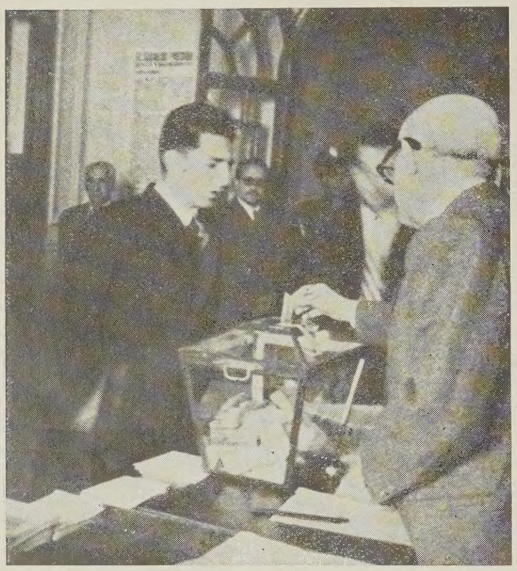
INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE

A L'ELYSEE, M. Vincent Auriol, recevant les membres du bureau du nouveau Conseil de la République, félicite le président, M. Gaston Monnerville, réélu dès le premier tour de scrutin par 199 voix sur 232.

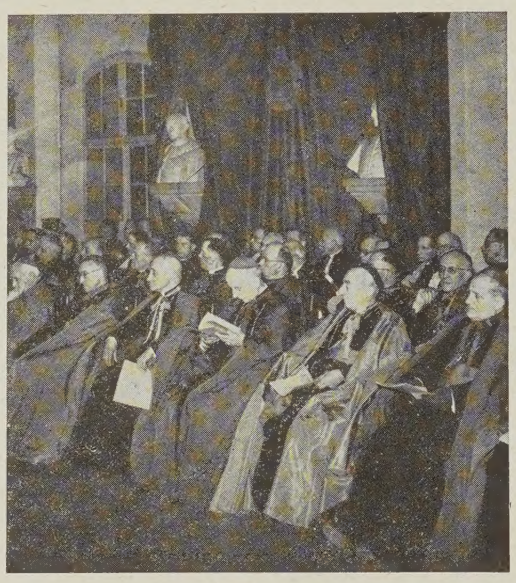


A BUENOS-AIRES, le général Peron, président de la République argentine, salue les couleurs des U. S. A. à bord du croiseur *Huntington,* qui effectue une croisière d'amitié dans les ports sud-américains.

M. P.-H. SPAAK, président du cabinet belge démissionnaire, qui a constitué un nouveau gouvernement, reçoit, durant la crise, M. de Gasperi, président du Conseil italien, venu donner une conférence à Bruxelles.



EN ESPAGNE, les deux tours de scrutin des élections municipales organisées par le gouvernement Franco se sont déroulées sans incident. Le ministre des Affaires étrangères, M. Artago, vote à Madrid.



A PARIS a eu lieu la rentrée solennelle de l'Institut catholique, sous la présidence de S. Em. le cardinal Suhard, archevêque de Paris. Le discours d'ouverture a été prononcé par le recteur, M^gr^ Blanchet.

A OTTAWA, M. Louis Saint-Laurent, le nouveau président du gouvernement canadien, reçoit, lors de son installation, les félicitations de son prédécesseur, M. Mackensie King, qui prend une retraite méritée.

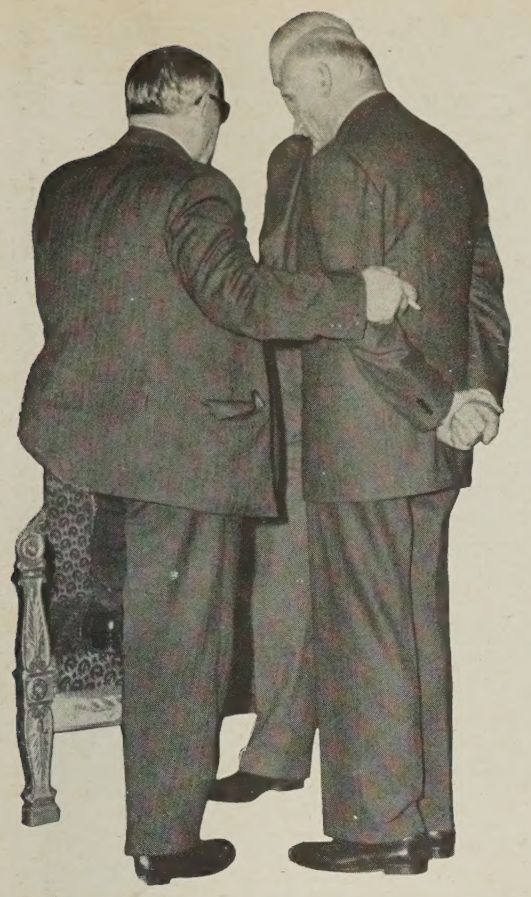
A ROME, les officiers et les cadets du navire-école de la marine brésilienne *Almirante-Saldanha* saluent le monument de Victor-Emmanuel avant d'aller déposer une gerbe sur le tombeau du Soldat inconnu.

M. WINSTON CHURCHILL, dont les amis viennent de célébrer le 74^e^ anniversaire, montrait son étonnante vitalité, quelques jours auparavant, en participant à une chasse à courre dans le duché de Kent.

EN SORBONNE, à l'occasion de la rentrée solennelle de l'Université de Paris, à laquelle présidait M. Vincent Auriol, douze savants étrangers ont reçu le diplôme et les insignes de docteur « honoris causa ».

PAS D'ENGAGEMENT SANS LIMITE

par ROGER CÉRÉ



BERLIN... LA RUHR... LE STATUT D'OCCUPATION... AUTANT DE PROBLÈMES QUI RETIENNENT EN CE MOMENT L'ATTENTION DES GOUVERNEMENTS OCCIDENTAUX ET DONT LA GRAVITÉ SE LIT...

SUR LE VISAGE DES MINISTRES DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES, MM. MARSCHALL, BEVIN ET SCHUMAN, PENDANT L'ÉCHANGE DE VUES AUQUEL ILS ONT PROCÉDÉ AU QUAI D'ORSAY.

Il y a quelques jours encore on pouvait espérer que les efforts persévérants du président du Conseil de sécurité, M. Bramuglia, aboutiraient à un résultat, et que si un règlement définitif du conflit de Berlin n'intervenait pas, par le biais d'un accord technique sur le problème monétaire, la voie s'ouvrirait à des négociations nouvelles, mais favorables à une issue.

Au moment même où la présidence du chef de la délégation de la République Argentine vient à son terme et alors que les neutres du Conseil de sécurité annoncent leur intention de continuer leurs bons offices, la situation a subitement empiré dans l'ancienne capitale allemande.

Le 30 novembre, en effet, tandis qu'une manifestation de Berlinois du secteur oriental se déroulait sur la place du Château, dans la salle de l'Admirals Palast, les membres du parti socialo-communiste proclamaient la déchéance de la municipalité en exercice et, de leur propre chef, en installaient une nouvelle dont le président, désigné par acclamation, n'est autre que le président de la Diète de Brandebourg, Frederick Ebert, fils de l'ancien président du Reich en 1919. Il est bien évident que cette opération, réalisée sur l'ordre et avec la complicité des autorités soviétiques, ne présente aucune des garanties légales que l'on est en droit d'exiger.

BERLIN COUPÉ EN DEUX

Le 5 décembre, des élections régulières ont eu lieu dans le secteur occidental de la ville. Berlin, doté de deux municipalités, allemandes l'une et l'autre, se trouve donc définitivement coupé en deux tronçons.

Ce qui est important dans cette situation, ce n'est point tant l'aggravation des difficultés qui va en résulter que la signification de l'initiative russe. Cependant qu'à Chaillot les délégués soviétiques paraissent accepter avec complaisance les propositions successives qui sont faites en faveur d'un règlement, ils en rendent les conditions plus difficiles à Berlin et, surtout, ils font un pas de plus vers une organisation de leur zone, en donnant l'apparence qu'elle a été décidée par les Allemands eux-mêmes. Si nos renseignements sont exacts, on peut s'attendre à la constitution d'un gouvernement allemand dans la zone soviétique avant longtemps, et certainement avant que le statut de l'Allemagne occidentale soit établi. On sait que ce satut est en pleine élaboration et que, sous l'action énergique du nouveau conseiller diplomatique auprès de notre gouvernement militaire, M. François-Poncet, un grand progrès vient d'être fait dans son élaboration.

VA-T-ON RENDRE LA RUHR AUX ALLEMANDS ?

L'initiative soviétique à Berlin a eu un résultat immédiat : elle a subitement changé le climat qui régnait à Paris depuis la publication de l'ordonnance n° 75 du 10 novembre et qui avait provoqué les observations du président de la République à Rethondes, du président de l'Assemblée nationale à Lyon et du général de Gaulle à Paris. La remise par les Britanniques et les Américains de la gestion des mines et des usines de la Ruhr à des Allemands avait profondément ému le pays tout entier et provoqué dans les milieux politiques des remous parfois violents.

Nous n'irons pas jusqu'à affirmer que l'affaire de Berlin a modifié le problème de la Ruhr, mais elle doit nécessairement en précipiter le règlement.

La position de la France sur la question de la Ruhr a été définie par un document fondamental : c'est le mémorandum publié par notre gouvernement avant l'ouverture de la conférence qui s'est tenue à Moscou en mars 1947. Notre thèse était celle de l'internationalisation de l'arsenal de guerre de l'Allemagne, inscrite dans le traité de paix et, par conséquent, résultant d'un accord entre les quatre puissances occupantes. On sait que cette thèse, si elle rejoignait celle de l'U. R. S. S. en un certain point (contrôle et réparations), n'a été acceptée ni par les Anglais ni par les Américains. Cet échec — appelons les choses par leur nom — nous a placés, relativement à cette question, dans une situation difficile. D'une part, les Américains ont cru que nous faisions jusqu'à un certain point le jeu des Russes en soutenant une internationalisation qui ne pouvait se faire en dehors de ceux-ci, d'autre part, notre thèse ne laissait pas de position diplomatique de repli.

Le malaise qui en est résulté a pesé sur nos rapports avec Londres et avec Washington, dont les gouvernements, nous ne l'avons pas oublié, ont négocié en dehors de nous du statut de la Ruhr. Il a fallu, pour que nous fussions admis en tiers à ces négociations, de nombreuses démarches de notre diplomatie, mais aussi l'évolution générale des rapports internationaux. Il n'empêche qu'en juin dernier, après les débats à l'Assemblée nationale, les recommandations de Londres n'étaient acceptées que conditionnellement. Le vote qui avait sanctionné ce débat prescrivait en effet à notre gouvernement de maintenir notre thèse et particulièrement de s'efforcer de rechercher un règlement à quatre.

Depuis juin dernier les événements se sont précipités. Ils rendent difficile un accord des Quatre en même temps qu'ils donnent au problème de la Ruhr une importance nouvelle. Il n'y a pas eu, la guerre durant, de destruction apocalyptique des énormes forces accumulées sur les bords du Rhin, et après guerre le potentiel du bassin rhéno-westphalien est apparu aussi puissant que par le passé. L'Américain, réaliste, ne peut résister à remettre en route tout le système, à en accélérer la production, au besoin en l'aidant de ses capitaux comme il l'a fait il y a quelque vingt ans, avec cette superbe certitude qu'il saura bien rester maître de ces Allemands à qui il permettra de vivre comme il convient. L'Anglais, plus réticent, suit avec quelque méfiance la politique d'outre-Atlantique.

Les Américains et les Anglais croient possible « d'attirer » l'Allemagne vers l'Ouest en mettant le potentiel de la Ruhr entre ses mains. Nous savons trop, par expérience, que l'Allemagne démocratique est une notion utopique et qu'elle risque fort de se précipiter — après — sans que nous puissions l'en empêcher, vers ce qui a depuis des siècles attiré inexorablement l'Allemand : l'apparence caporaliste de la force.

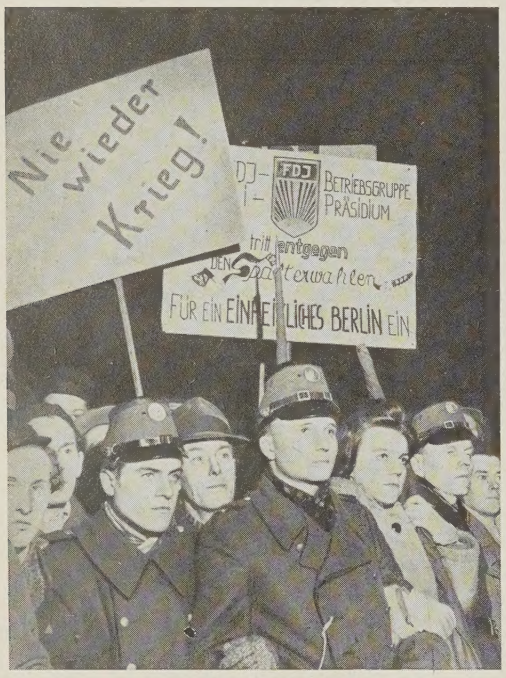
LA RUHR DOIT ÊTRE MAINTENUE SOUS LE CONTROLE DES ALLIÉS

Qu'elle le veuille ou non, la France est désormais associée à l'entreprise. Elle s'est indignée après la décision du 10 novembre, elle a protesté, et elle vient d'obtenir une première satisfaction non négligeable. Nous

sommes admis dans le « comité d'Essen » et participerons au contrôle de la gestion allemande de la Ruhr.

Mais la collaboration avec l'Allemagne — et il faut désormais la concevoir jusque dans ses conséquences dernières — qu'on lui impose par une décision aussi soudaine qu'injustifiée dans sa forme ne peut pas lui convenir. La politique des Anglo-Saxons heurte nos sentiments et notre dignité nationale. Un accord s'est fait sur ce point par le vote de confiance obtenu par le gouvernement à l'Assemblée nationale et accepté par 377 voix contre les 181 voix communistes.

Désormais la tâche de notre gouvernement est claire : elle est de faire comprendre fermement à nos Alliés quelles sont les limites que nous ne dépasserons pas dans les concessions que nous avons pu faire. Si nous avons dû abandonner notre thèse première que la politique soviétique rend désormais impossible à soutenir, il nous reste à défendre les raisons qui l'avaient inspirée et auxquelles nous ne pouvons renoncer : une garantie qui ne soit pas une illusion. Que nous la trouvions en Allemagne même, comme certains esprits le pensent, c'est affaire à notre diplomatie, cela ne s'improvise pas, comme cela ne peut pas être imposé.



CI-DESSUS : LES LEADERS MUNICIPAUX DE L'OUEST BERLINOIS : LOUISE SCHROEDER, FRIEDENSBURG ET REUTER. — CI-CONTRE : LES COMMUNISTES RÉCLAMENT « BERLIN UNIFIÉ ». FRÉDÉRIC EBERT, INTRONISÉ MAIRE DANS LA ZONE D'OCCUPATION SOVIÉTIQUE.

Mais il s'agit dans l'immédiat d'empêcher qu'une mesure inacceptable pour nous ne vienne compromettre l'avenir, et par un engagement prématuré ne permette plus, sans danger, tout retour en arrière. Notre attitude — qui est celle de la sagesse — paraît bien avoir provoqué à la fois à Londres et à Washington une hésitation et enfin un certain recul. La Conférence de Londres, qui n'a pas terminé ses travaux, nous accorde une satisfaction importante. A Washington la démarche de notre ambassadeur auprès du Département d'Etat a eu pour résultat la déclaration du président Truman, dans sa conférence de presse, qu'en aucun cas les trusts et les cartels ne seraient reconstitués en Allemagne occidentale.

Pas à pas nous avons regagné du terrain et il nous reste encore la liberté de ne pas prendre d'engagement sans en avoir fixé les limites.

Berlin possède désormais deux municipalités distinctes : l'une à l'est, appuyée sur les forces soviétiques ; l'autre à l'ouest, régulièrement élue au suffrage universel et violemment anticommuniste. Les élections de dimanche dernier ont, en effet, confirmé l'hostilité de la quasi-totalité des habitants des secteurs occidentaux à la dictature d'un parti dévoué à Moscou. 1.303.000 électeurs sont allés aux urnes sur 1.580.000 inscrits. Le parti social-démocrate, sur qui convergeaient les attaques communistes, s'est assuré la majorité absolue avec 64 % des suffrages (au lieu de 48 % en 1946), suivi des chrétiens-démocrates (19,5 %) et des libéraux-démocrates (16 %). Renonçant à affronter le corps électoral, les communistes demandaient à leurs troupes de boycotter le scrutin. Or, les abstentionnistes ne représentent pas 13,6 % des inscrits !

(Photographies *N. Y. Times* et I. N. P.)

DANS « UNTER DEN LINDEN » LES MANIFESTANTS COMMUNISTES ACCLAMENT FRÉDÉRIC EBERT.

M. Gaston Monnerville, président du Conseil de la République.

MM. Edouard Herriot, président de l'Assemblée nationale, et A. Sarraut.

M. Laurent-Eynac, vice-président du Conseil de l'Union Française.

LE CONGRÈS DU PARTI RADICAL

M. Martinaud-Déplat, président administratif.

Le quarantième Congrès du parti radical marque une nouvelle étape dans l'évolution politique de la Quatrième République. Congrès de résurrection, a-t-on pu dire en voyant le radicalisme renaître si vite des cendres sous lesquelles ses adversaires avaient cru l'ensevelir à tout jamais. Par le jeu d'un régime électoral favorable aux partis monolithiques, des forces ardentes, avides de prendre leur part dans la direction des affaires publiques, s'étaient taillé la part du lion dans la représentation nationale, tandis que les radicaux, qui, sous la Troisième République, imprégnaient si profondément leur marque à la politique française, sortaient écrasés des consultations populaires de 1945 et de 1946.

Ils n'auront pas attendu quatre ans pour prendre leur revanche de ce qu'ils considéraient comme une injustice du sort.

On s'est aperçu, lors du scrutin municipal de l'an dernier comme aux récentes élections du Conseil de la République, que le radicalisme, parti de « libre expression », parti « du juste milieu », plongeait toujours des racines vivaces dans nos départements en même temps qu'il attirait à lui de jeunes éléments susceptibles de lui infuser un sang nouveau. La roue tourne... Déjà on avait fait appel à des chefs radicaux pour présider aux travaux des assemblées parlementaires. Et, moins de trois ans après leur échec, les radicaux ont vu confier à l'un des leurs les rênes du gouvernement. Les congressistes de la salle Wagram avaient donc quelque raison de se montrer satisfaits du chemin ainsi parcouru et de la direction imprimée à leur parti par leurs leaders. Si sensibles que fussent les nuances entre les conceptions tactiques qui s'exprimaient à la tribune, il s'agissait de ne pas compromettre cette « montée en flèche » par des prises de position trop marquées. La contexture même du parti autant que l'habileté de ses mentors facilitaient ce travail en souplesse. Le radicalisme n'aspire ni à enfermer ses militants dans le corset de fer d'une doctrine rigide, ni à imposer à ses élus une discipline aveugle et paralysante. Aussi bien la délicate question de la double appartenance au parti radical et au R. P. F. a-t-elle été réglée sans encombre. « Pas de lutte sur deux fronts », avait dit M. Daladier en mettant l'accent sur le péril communiste. M. Edouard Herriot, que le congrès allait réinvestir par acclamation président du parti, manifesta avec esprit sa méfiance pour la « bigamie politique ». « Ne condamnez pas aujourd'hui une liaison qui vous a permis hier des succès électoraux », disait à son tour M. Giacobbi. Il incombait à M. Martinaud-Déplat, président administratif, chargé du rapport politique, de trouver une synthèse acceptable pour tous : respectueux de la liberté de ses militants, mais soucieux de préserver son individualité, le parti radical leur demande de ne pas laisser altérer ses principes et de respecter la discipline le jour où ceux-ci seraient en jeu.

Cette politique des « yeux mi-clos » devait satisfaire une assemblée moins préoccupée de se diviser que de manifester sa confiance en ses guides. On le vit à l'ovation chaleureuse que reçut M. Henri Queuille, à qui les radicaux savent gré d'avoir, avec une fermeté tranquille, dégagé le pays d'un conflit social assez trouble dans ses origines et d'avoir su en la circonstance affirmer et imposer l'autorité de l'Etat. Le président du Conseil n'a du reste pas celé à ses amis politiques que l'ère des difficultés n'était pas pour cela close et que les contribuables seraient bientôt appelés à consentir de nouveaux sacrifices afin de procurer à l'Etat les ressources nécessaires à l'œuvre de reconstruction. Le congrès, d'autre part, a marqué son attachement au libéralisme économique. Dans la motion de M. Martinaud-Déplat aussi bien que dans la déclaration de politique générale qui a clos leurs débats les radicaux se sont élevés contre les vestiges d'un dirigisme désordonné en réclamant des économies massives, la revision des nationalisations, le réaménagement de la Sécurité sociale et le retour aux conventions collectives.

Pour la difficile œuvre de redressement qui s'impose au pays, le parti radical entend faire appel « à une large union des républicains de toutes nuances », mais en même temps il a mandaté ses élus pour obtenir une réforme électorale basée sur le vieux scrutin majoritaire à deux tours. Sage précaution dans le cas où, l'actuelle majorité se montrant impuissante à assumer les responsabilités communes, on verrait se profiler à l'horizon cette dissolution dont les radicaux considèrent « que les conditions ne sont pas actuellement réalisées ».

M. Panhaleux, président de la Fédération de la Seine.

LES ANCIENS COMBATTANTS D'AFRIQUE INCLINENT LEURS DRAPEAUX DEVANT LE MONUMENT ÉRIGÉ A L'ENDROIT OU PERCUTA L'AVION DU GÉNÉRAL.

IL Y A UN AN MOURAIT LECLERC

IN MEMORIAM

27 novembre 1947... Un an déjà que la nouvelle, brutale, venait endeuiller la France : Leclerc, le pur héros, sans peur et sans tache, qui écrivit avec sa 2e D. B. une des plus belles pages de notre histoire, était tombé, en service commandé, de ce ciel africain encore tout auréolé de son épopée. En ce jour anniversaire, les anciens compagnons de Leclerc ont transporté une torche symbolique de Colomb-Béchar à Ménabah, au pied de la croix de Lorraine qui se dresse sur le lieu même où le « Mitchell » du général percuta contre le remblai de la voie ferrée.

... Un an déjà que sa dépouille, traversant Paris qui pleurait son libérateur, prenait place aux Invalides. Une messe à Saint-Louis-des-Invalides, un hommage du gouvernement devant son tombeau ont commémoré ce jour de deuil.

Strasbourg non plus n'a pas oublié celui qui, le 23 novembre 1944, était venu l'arracher à l'oppression. Leclerc avait promis aux Alsaciens de revenir parmi eux chaque année à cette date. Mme Leclerc de Hautecloque a tenu la promesse, et les Strasbourgeois, qu'elle recevait devant la vitrine renfermant les objets calcinés trouvés sur le corps du général, ont apporté à sa veuve, en respectueux hommage, le fervent et fidèle souvenir qu'ils gardent à leur libérateur.

Photographies Intercontinentale.

Mme LECLERC DE HAUTECLOCQUE REMET EN DON AU MAIRE DE STRASBOURG LE KÉPI DU GÉNÉRAL.

GUITOUNES DES LÉGIONNAIRES DE LA COLONNE SIMON QUI A DÉGAGÉ LE POSTE DE PHU-TONG-HOA.

VERS CAO-BANG CAPITALE DU RÉDUIT VIETMINH

par notre envoyé spécial LUCIEN BODARD

LE L. C. T. joue à cache-cache avec les monstrueux rochers de la baie d'Along. Il transporte une cargaison de cinq cents légionnaires d'Haïphong jusqu'à Pointe-Pagode, au début de cette fameuse C. N. 4 qui s'enfonce sur plus de 400 kilomètres à travers les montagnes de la Haute-Région jusqu'à Bac-Kan, la capitale d'Ho Chi Minh, capturée l'année dernière par les parachutistes tombés du ciel. Sur la passerelle, un jeune officier, retour de convalescence, me décrit la bataille des pitons : « Mon poste est installé sur un pain de sucre qui crève bêtement la nappe de la forêt tropicale. On n'y accède que par une échelle ; quant à l'eau, elle est 300 mètres plus bas. Je vis là avec mes partisans thos ; je fais surtout la guerre contre un autre piton, occupé par des Vietminhs, celui-là. A force de me promener à travers les vallées, je prends peu à peu de l'ascendant sur les thos environnants. En réalité, je fais de la pacification au moyen de cette « tache d'huile » inventée, dans ces mêmes régions, par Lyautey et Gallieni... »

Ainsi on en est revenu à la politique de présence dans cette Haute-Région où l'état-major avait fait la spéculation d'une opération éclair : il s'agissait d'anéantir d'un seul coup le gros des forces ennemies, qui se croyait à l'abri dans son « réduit » montagneux.. Ainsi naquit la théorie du « coussinet », c'est-à-dire le contrôle de l'immense frontière chinoise, avec tarissement progressif de la contrebande vietminh. A cela s'ajoutait un appendice politique, exprimé par l'autonomie, dans la supposition de l'hostilité à priori des peuplades montagnardes à l'allégeance annamite.

Mais surtout il y avait cet enjeu : l'armée régulière qu'Ho Chi Minh avait retirée du delta, trop exposé, au profit du dédale des jungles et des pitons. Après l'échec de décembre 1946 sur Hanoï, le Vietminh avait remplacé la capitale abandonnée par les bourgades de la brousse : Bac-Kan et Cao-Bang.

On arriva à ce paradoxe que l'opération réussit presque trop bien : l'armée constituée du Vietminh, battue en automne dernier, profitait de sa défaite même pour se reconstituer en grande guerilla. Finalement on dut transposer dans cette région immense et sauvage les longues et méticuleuses recettes éprouvées en Cochinchine. Pendant ce temps, les moyens manquaient dans le delta même, où le Vietminh achevait sa réorganisation. De plus, les communistes chinois commençaient à se manifester à la frontière...

Après ces considérations, poursuivons notre route.

CHEZ LES NUNGS

Tien-Yen est un petit port sur un rio charmant, avec ce négligé des coins perdus : une eau glauque entre les croupes des collines, des jonques qui reposent à même la vase, un vieux bac avec un aussi vieux passeur. Tout ce décor est troublé par des signes d'une activité anormale : des hangars ont poussé au milieu des paillotes, des camions font du va-et-vient, des sonneries de clairon retentissent au profit de toutes sortes de soldats : algériens, légionnaires, autochtones. A vrai dire, c'est là, à un vulgaire rond-point en cailloutis, que naît la C. N. 4 : Tien-Yen est le poumon de la Haute-Région, puisque la route directe Hanoï-Langson est toujours entre les mains du Vietminh.

La ville est un peu à l'écart. La nuit tombe et je suis surpris par le grouillement, par la lumière, par le cliquetis des mah-jongg, par les mélopées des « croupières », par tous les signes de la Chine, enfin. Les gens sont étrangement gras et confortables, beaucoup trop pour des Annamites. Je suis chez les Nungs, c'est-à-dire des Chinois qui, au siècle dernier, se sont infiltrés par la côte en tant que commerçants et pêcheurs plus ou moins pirates. Là il ne s'agit pas d'un « ghetto » céleste : c'est une véritable population de plus de 100.000 habitants installés sur un morceau du Tonkin : le rivage qui s'étend entre la baie d'Along et la frontière. Les Nungs ont traversé les événements avec un flegme merveilleux et beaucoup de petits profits. Ils ne veulent à aucun prix de domination vietnamienne, aussi sont-ils tout prêts aux alliances contre les gens du delta. Tout d'abord ils accueillirent favorablement les soldats de Tchiang Kai Chek dans leur mission internationale. Cependant les Nungs ne font pas d'irrédentisme. Ils n'aspirent qu'à la prospérité d'une petite république commerçante et qui offre des possibilités de spéculation ; or, les prix, par rapport à Tien-Yen, doublent à Lang-Son, quadruplent à Cao-Bang. C'est la fièvre du camion : monter n'importe quoi dans n'importe quel véhicule.

Les Nungs pratiquent donc la coopération française, selon l'intérêt bien compris, avec une telle rigueur que les Vietminhs ne se risquent pas chez eux : il y a là, dans ce bout du Tonkin, une zone miraculeusement paisible et riche. Le grand homme — il y a toujours un grand homme — n'est pas un seigneur féodal, mais un fils de tirailleur maintenant arrivé à la Légion d'honneur. Il s'appelle Von A Sang ; il est carré, trapu, renfermé, avec la pesanteur finaude et réaliste du bon paysan céleste. A quarante-cinq ans, le voilà à peu près président du gouvernement, quoiqu'il se contente du titre officiel de chef du territoire nung. La démocratie, il l'a naturellement adaptée au besoin du pays. Il a retrouvé la formule du « bon » gouvernement oriental, à savoir le paternalisme tempéré de châtiments exemplaires.

Le soir, la société nung de Tien-Yen se rassemble à la maison de jeux. A notre table, il y a trois figures curieuses de l'autonomie. Tout d'abord un officier silencieux, sanglé dans son uniforme français et tout bardé de galons métalliques : c'est Li Tan Chan, le chef des partisans, un ancien pirate contrebandier réduit au chômage par la disparition de la douane sur cette terre lointaine. A son côté, un homme en pyjama sourit sur ses dents en or : militaire de la

GUERILLAS AU TONKIN

LE COLONEL SIMON S'ENTRETIENT AVEC LES LÉGIONNAIRES DU POSTE DE PHU-TONG-HOA.

A LA SORTIE DE CE TUNNEL, UN CONVOI FRANÇAIS A ÉTÉ ATTAQUÉ ET EN PARTIE DÉCIMÉ.

LÉGIONNAIRES DÉBARQUANT A POINTE-PAGODE.

« La Bastoche », petit poste sur la C. N. 4.

Bac-Kan, qui fut la capitale vietminh.

Légionnaire en faction dans un mirador.

catégorie état-major ou aide de camp, qui fait le trust des boquans (le boquan est une sorte de roulette). Enfin, un troisième individu est habillé en complet veston : c'est le politicien du lieu.

L'expérience nung a donc réussi : Von A Sang demande des conseils aux Français, de façon à maintenir un ordre administratif ; en échange, il les débarrasse de corvées gênantes : impôts, arrestations et tout ce qui crée l'impopularité.

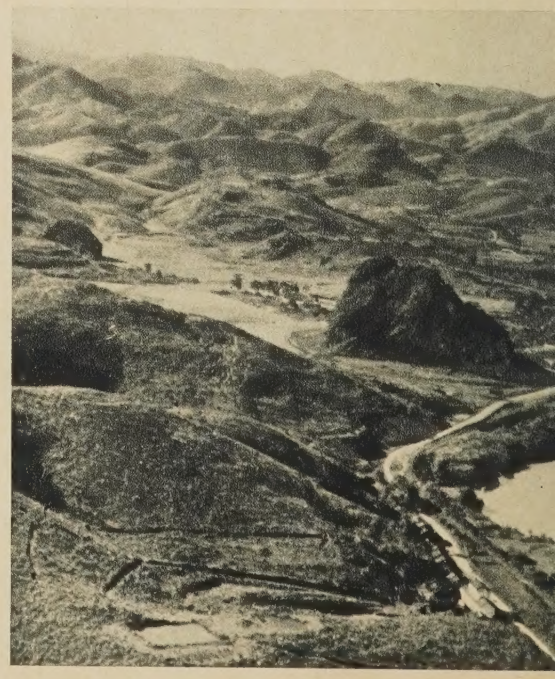
LANG-SON OU LA PORTE DE CHINE

A travers le pays nung, la C. N. 4 n'est qu'une route ordinaire qui joue à saute-mouton au-dessus de petites montagnes. Cependant, sur un premier sommet chauve un poste apparaît qui, de loin, est comme une construction agrandie du monde animal, une sorte de termitière. On entre dans la zone d'insécurité, au pays des Thos. Le paysage devient irréel comme une laque : rochers pareils à des nuages, verdures trop sombres et, parmi les rizières mûrissantes des vallées, des gens en bleu, les Thos.

Enfin on pénètre dans une auge immense enserrée de toutes parts par des montagnes. En contre-bas s'étend Lang-Son, ville verte et terne enlacée par les plis rougeâtres du Song Ky Kong, qui s'écoule vers la Chine. L'histoire tragique de la cité, commencée en 1885 avec l'incident qui provoqua la chute de Jules Ferry, est exprimée par l'ossuaire qui contient les restes des soldats assassinés par les Japonais en 1945 : 1.200 hommes ont été tués après une vaine bataille. Mais elle surgit à chaque instant, trivialement, comme en ce fort démantelé où un légionnaire puise de l'eau à même une casemate noyée où gisent encore des cadavres de soldats.

La fatalité de Lang-Son est aussi inscrite sur la nature même, plus précisément sur les premiers

Sur le rouge Song Ky Kong, qui coule vers la Chine, Lang-Son inscrit son histoire riche en épisodes héroïques de la lutte des soldats indigènes contre les Japonais au cours de la dernière guerre mondiale.



contreforts où des blocs blanchâtres sont entassés comme des éboulis énormes : c'est tout ce qui reste des forts orgueilleux qui défendaient la ville, tellement ils ont été méticuleusement concassés par les Chinois de Tchiang Kai Chek au début de 1946. La cause de ces malheurs est dans une échancrure à travers la paroi abrupte des montagnes : c'est la Porte de Chine, la voie classique des invasions, par où sont passés tous les conquérants du Nord, depuis les peuples de la préhistoire jusqu'aux soldats du Mikado. Le sort n'est pas conjuré : il n'est que de prononcer le nom de Lang-Son pour faire sursauter les Français d'Indochine, qui déjà imaginent les divisions de Mao Tse Tung dévalant à travers la trouée éternelle, le Sedan de l'Extrême-Orient.

De fait, un nouveau danger apparaît. De l'autre côté de la frontière, dans les pauvres provinces du Kouang-Toung et du Kouang-Si, l'anarchie traditionnelle des seigneurs de la guerre et des bandes de pirates se modernise selon une donnée commode : le communisme. L'emprise s'est accentuée depuis l'échec de la pacification Soong. Alors dans les campagnes ravagées sont apparus des agents de Mao Tse Tung ; ils avaient le moyen infaillible de la division des terres. Quand surgissaient les forces de l'ordre établi, il ne restait plus aux bénéficiaires qu'à rejoindre les formations rouges dans les montagnes. Peu à peu ont ainsi été constituées des unités régulières. Le phénomène a dépassé la frontière : des accords avec le Vietminh ont institué des zones mixtes à cheval sur les deux pays, pour le refuge et le ravitaillement mutuels.

Lang-Son est de nouveau face à face avec l'inconnue de la Chine : bien plus que par la routine sanglante de la guerilla, son sort est déjà commandé par les mêlées gigantesques de la Mandchourie et du Yang Tsé Kiang. Il se peut certes que, de la confusion actuelle, se dégage un redressement des nationalistes... Néanmoins l'état-major français se prépare à des circonstances nouvelles, comme le déferlement vers le Tonkin des divisions de Mao Tse Tung. Au fond, l'avenir est dominé par le dilemme des Américains, selon qu'ils s'attèlent au sauvetage des nationalistes ou se rabattent sur un glacis externe, dont l'Indochine serait un pan avancé. Ce pays est porté par les événements au premier plan de la question d'Extrême-Orient, sinon de la guerre froide entre les deux blocs.

CAO-BANG, LA CAPITALE FRANÇAISE DU RÉDUIT VIETMINH

De nouveau je suis sur la C. N. 4, en convoi pour Cao-Bang. Etrangement fabuleux est le paysage. Je me souviendrai longtemps de cette route entaillée dans la falaise immense, au-dessus du cañon sauvage du Song Ky Kong. D'autres fois, on pénètre dans la forêt comme dans un bain végétal — mais le danger est surtout auprès de ces pitons, qui sont des pustules calcaires au-dessus du paillasson de la jungle. Là se sont déroulées les grandes embuscades — la mitrailleuse qui tire d'un sommet, les grenades qui dégringolent du talus et les Vietminhs en noir qui se ruent sur les voitures paralysées. Tout est calculé pour l'impuissance de la défense, et cependant jamais aucun convoi n'a été complètement anéanti ; mais des mois durant il y a eu la tragédie de ces hommes qui partaient avec la certitude d'assez de morts et de blessés pour remplir un ou deux camions. C'est que la C. N. 4 longe le réduit vietminh ; il suffisait aux Chi-dois de se faufiler par les sentes de la forêt jusqu'aux positions de camouflage, en quelque secteur écarté de la route. Il a donc fallu garnir la C. N. 4, l'arc-bouter de dix-sept postes, immobilisant ainsi dans une défense statique ce qui devait servir à détruire l'ennemi.

Enfin voici Cao-Bang, un Sidi-Bel-Abbès sous les tropiques, avec quelques milliers d'hommes. Cette ville est étrange, car elle est *a priori* sans but apparent : ce n'est pas un terminus ordinaire, comme pour une garnison plus ou moins assiégée. L'absurdité est ailleurs — en effet, un colonel ne me disait-il pas : « Avec des forces suffisantes, mettons deux ou trois bataillons, je peux aller n'importe où dans le réduit vietminh. » En fait, des éléments de la colonne Bauffre ont largement zigzagué dans la région avant de rejoindre Hanoï par les chemins de l'ennemi. Malheureusement ces raids ne gênent guère le Vietminh, disséminé dans la nature ; on y a renoncé au profit de l'implantation. Celle-ci se borne à quelques cuvettes et vallées comme Nguyen-Binh, Bancao et surtout Bac-Kan. Là subsistent, au milieu de taches pacifiées, quelques postes avancés, généralement ravitaillés par parachutages ; les routes ont disparu, mangées peu à peu par les coupures — sur le tronçon de quelques dizaines de kilomètres entre Cao-Bang et Nguyen-Binh on en compte 1.600, depuis les touches de piano et les nids de poule jusqu'à la subtilisation complète.

Chacun des postes est tout à l'entour hanté de grosses bandes ; c'est un petit univers perdu — quelques Européens au milieu de partisans — dans une solitude hostile, animée par les clairons de l'ennemi. Le couvert de la forêt sert parfois de concentration de quelques milliers d'hommes, lâchés brusquement sur le fortin paisible. Il s'agit de véritables opérations montées par le Vietminh, conformément aux principes de la stratégie ; la principale fut conduite par Giap lui-même — il s'agit de l'épisode de Phu Tong Hoa, qui, dans l'imagerie de la Légion, peut aisément remplacer Cameron. Il y eut, à la nuit tombante, une préparation d'artillerie qui défonça les portes ; puis, après le suspens de quelques secondes, le flot des assaillants, par-dessus les tas de ses propres morts, s'engouffra par les brèches. Toute la nuit, dans la cour envahie, a duré l'horreur des corps-à-corps ; à un moment donné, un sergent déversait ses grenades par une fenêtre sur les masses humaines aux prises, sans discrimination des destinataires. Pendant tout ce temps jouaient les tam-tams... A l'aube il existait encore des survivants, et le Vietminh se retira. « Quand j'arrivai au petit matin avec les secours, me raconta le colonel Simon, commandant le 3e Etranger, au milieu même de la cour couverte de plusieurs épaisseurs de morts et de blessés les défenseurs, dans la grande tenue des légionnaires, me présentaient les armes... »

A vrai dire, le Vietminh subsiste dans cette contrée pauvre et malsaine par l'exploitation des Thos qui fournissent, bon gré mal gré, le vivre et le couvert : on avait tablé sur un sentiment national au premier degré, c'est-à-dire l'autonomie à l'égard des Annamites. Malheureusement les Thos, dans cette région de brassage, ont perdu toute faculté de résistance ; il est vrai que, tour à tour, ils ont vu les Français, les Japonais, les Chinois, les Vietminhs et encore les Français. Actuellement ils se soumettent à la nécessité représentée tantôt par les Chi-dois, tantôt par nos troupes. Il n'est d'autre unité que celle de la vallée ; et quand on parle aux Thos d'indépendance ils répondent naïvement : « Alors, on fera ce qu'on voudra dans notre village ? »

« Il n'est qu'une tactique, basée sur ce principe : l'homme suit le riz », m'a expliqué M. Axelrad, le conseiller de Cao-Bang. Seulement, comment contrôler les rizières tapies dans les replis du terrain, quand la limite d'attraction d'un poste ne dépasse pas une journée de marche ? En somme, on est entré dans une compétition à longue échéance.

L'inégalité prévaut en ce qui concerne les objectifs premiers de l'entreprise en haute région ; il s'est produit un véritable décalage. La guerre éclair anti-vietminh s'est enlisée, comme ailleurs, dans la guérilla ; la politique des minorités n'a donné que des résultats inégaux. Mais, sauf un trou entre Lao-Kay et Cao-Bang, on a réussi l'alignement sur la frontière chinoise, ce qui devient de plus en plus l'élément principal en raison de la progression des communistes de Mao Tse Tung.

Par contre il apparaît que la pacification du delta ne saurait être faite à distance, il faut affronter le problème de face. Certains disent bien : « Cela en vaut-il la peine ? Laissons à lui-même ce delta pauvre et surpeuplé, un véritable passif en somme, pour se concentrer à la sortie, dans ce qui pourrait devenir un énorme complexe économique, avec Haïphong, un avant-port en eau profonde à Port-Courbet et les charbonnages de Hongay. » Cependant il ne saurait exister de séparation trop nette avec l'arrière-pays, ne serait-ce qu'à cause du chemin de fer du Yunan qui commandera les relations commerciales avec la Chine du Sud. Et l'on en revient à cette nécessité : pacifier le delta. Il est admis que les moyens militaires ne sont qu'une armature qui permet l'action politique, en grande partie vietnamienne. Certes, le redémarrage suppose un élément nouveau, qui ne peut être que le retour de Bao Dai : il apparaît que la première tâche du nouveau haut commissaire, M. Pignon, est un règlement pratique avec l'empereur. Longtemps celui-ci a tardé à cause de cette peur : revenir sans assez donner satisfaction au nationalisme ; mais, à ne pas perdre sur un tableau, il risque de perdre sur un autre. Avec le temps tombe l'enthousiasme de la restauration : l'intérêt général commande un accord rapide.

UN PÊCHEUR NUNG SUR LA BAIE D'ALONG.

DES PAYSANS THOS DANS LES TERRES PACIFIÉES.

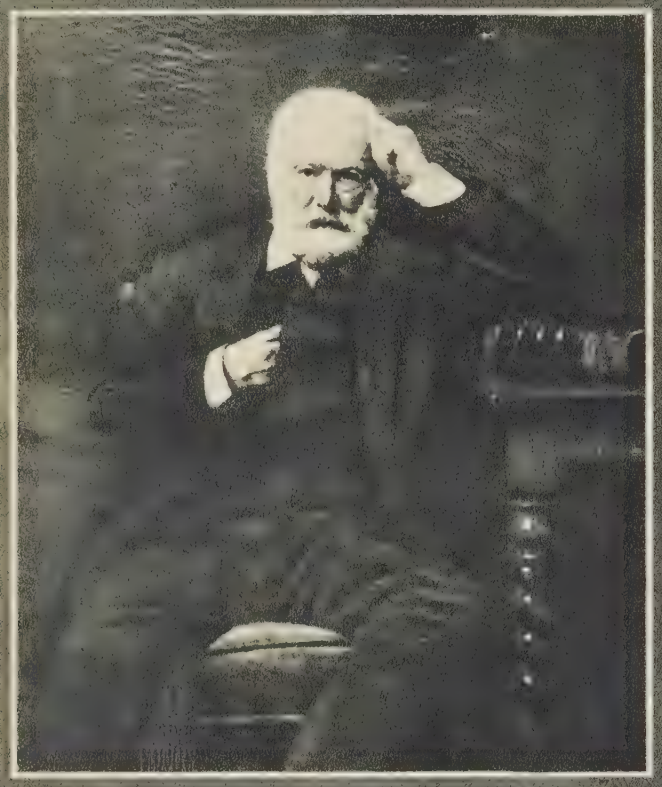
Bonnat. Carnot.

LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE

ENTRE DANS L'HISTOIRE

ELLE fut, cette époque, démocratique et chamarrée, amie d'un certain laisser aller bon enfant et férue de cérémonies officielles. S'il fallait la définir par un type, nous choisirions le garde républicain aux basques écartées sur la culotte de peau blanche, dont le passage au trot de son gros cheval sur le pavé du boulevard était un des petits événements de la vie parisienne. Heureuse époque! Oui, elle fut bien ainsi, avec ses uniformes et ses habits de soirée : la fin d'un monde!

Tournons-nous, avant de considérer les perspectives sévères d'un avenir construit en mortier-ciment et en poutrelles de fer, sur ce passé vieux d'un demi-siècle seulement. Ce sont nos parents, ces beaux messieurs à longues moustaches et à hauts de forme, et ces belles dames en falbalas allongées dans des victorias. Au loin, les voûtes étincelantes de la Galerie des Machines, notre Crystal Palace à nous ; et, plus près, les premières boutures des entrées de métro commençant à sortir de terre... Un instant béni de l'Histoire...

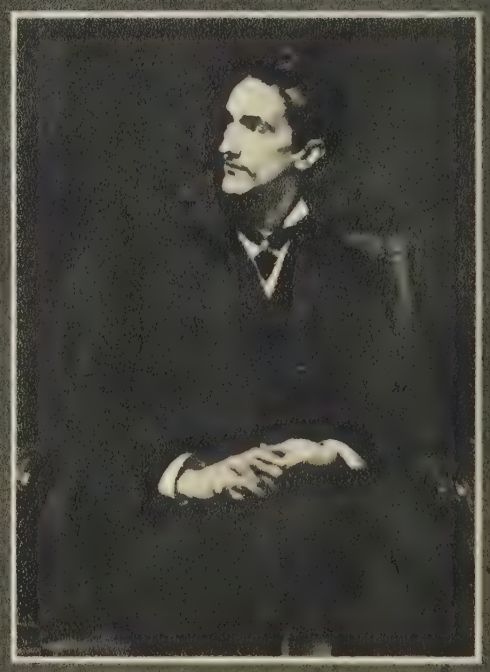


Bonnat. Victor Hugo.

Gervex. Bureau de rédaction du journal « la République française »

Edmond Patey.

Le Jonas Le vice-amiral Germinet.

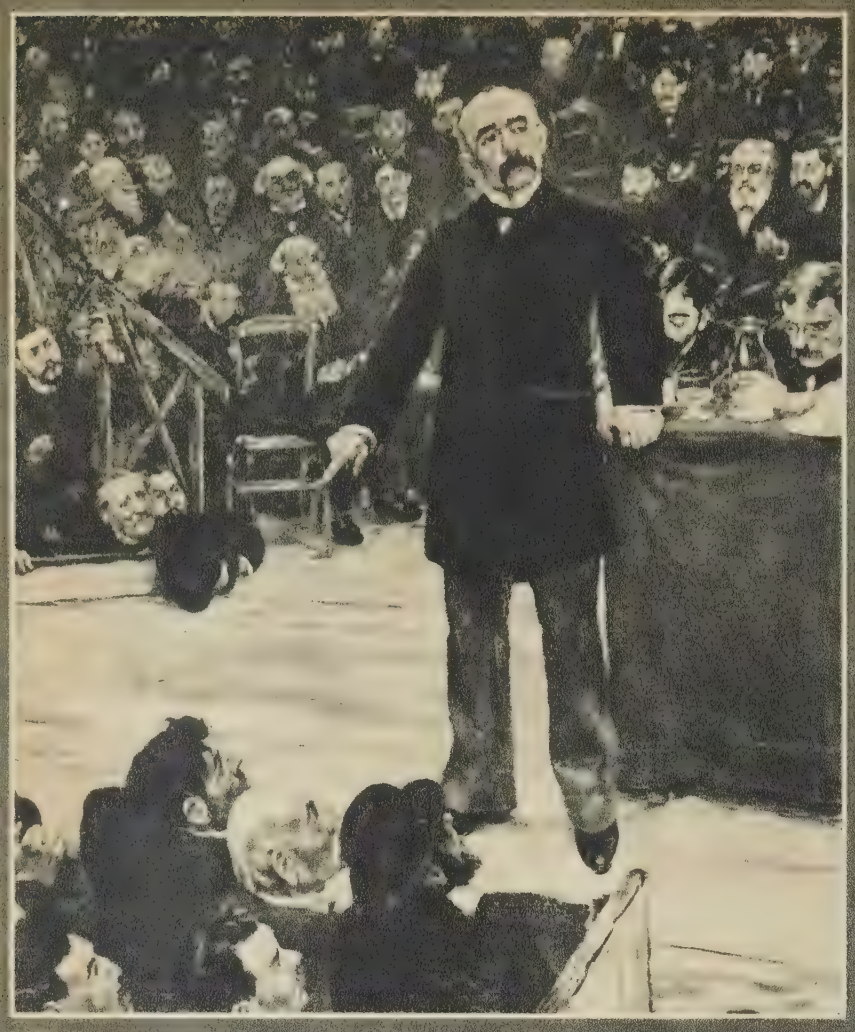


Lucien Doucet. R. de Montesquiou.

Détaille.

Distribution des drapeaux à Longchamp par le président Jules Grévy le 14 juillet 1880.

Revue passée à Bétheny par l'Empereur Nicolas II et par l'Impératrice par le président Loubet le 21 septembre 1901.



Clemenceau.

Marcel Bascoul. Françoise Sarcey chez sa fille, Mme A. Brisson.

Paul Jahnet. L'escadre russe arrivée en rade de Toulon.

M. Maurichéau-Beaupré, conservateur du musée de l'Histoire du palais de Versailles, a eu raison d'ouvrir de nouvelles salles qui commencent après la guerre de 1870 et finissent après celle de 1914.

« Entre deux déluges de fer, de feu et de sang, ou quarante-quatre ans de répit », tel pourrait être le titre de l'espèce de poème en images par lequel cette Troisième République, si injustement décriée, entre définitivement dans la légende. Pourquoi dit-on du mal d'elle ?... Parce qu'elle eut plus de chance que nous autres, ses successeurs. On lui reproche son scepticisme, son esprit boulevardier, ses discours officiels ampoulés et vides, comme si nous étions mieux partagés sur ce point, et même ses gloires, auxquelles on trouve, en dépit de leur grandeur, on ne sait quoi de pantouflard. On les chérira et on les exaltera plus tard.

Arrêtons-nous devant chacune des scènes contemporaines, soit publiques, soit privées, devant chacun des portraits réunis. Certes, cela n'est pas de très bonne peinture. Mais enfin, c'est charmant. Et puis il y a de très grands hommes dans le nombre : Pasteur, Hugo, sans compter, si l'on veut, Anatole France.

Jules Roche, Emmanuel Arène, Challemel-Lacour, Waldeck-Rousseau, Spuller, ces pères de l'Église laïque, entourent Joseph Reinach, assis à la table du directeur de cette « République », si belle sous l'Empire, qui était encore en 1890, et quoi qu'on en dise, assez appétissante personne, avant les faiblesses de l'âge mûr et les abandons de la dernière phase. Gambetta contemple avec la tendresse d'un père cette belle fille qu'il a mise dans ses meubles... Plus loin Francisque Sarcey, « l'Oncle », fait la sieste, les mains croisées sur son ventre, à la table de sa fille nouvellement mariée à Adolphe Brisson. Atmosphère d'heureuse détente...

Nous abordons les passages principaux du poème, puisque poème il y a, avec les grandes toiles officielles retraçant les dates glorieuses du régime. C'est, en somme, par les dimensions et par la facture, l'ancienne peinture d'Histoire, avec cette différence qu'elle ne représente plus que des circonstances républicaines. Marianne, tout en adorant l'uniforme (elle ne serait pas femme sans cela), se soucie peu de la gloire militaire. Depuis qu'un général à barbe blonde a essayé de la prendre en croupe sur son cheval noir... Mais son triomphe, ce sont les défilés, les grandes manœuvres.

1893, l'année-clef de l'Alliance franco-russe, éternellement chère et amère aux hommes qui ont aujourd'hui la soixantaine, à cause de leur jeunesse envolée, et à cause des fameux emprunts... La réception de l'escadre de l'amiral Avellan à Toulon, la visite des marins russes à Paris, leur réception enthousiaste à l'Hôtel de Ville : on ne reverra plus un pareil délire dans la population.

« La Cérémonie des récompenses de l'Exposition de 1900 » à la Galerie des Machines, par Tattegrain... N'est-ce rien non plus, cette fastueuse, bruyante et un peu carnavalesque apothéose du régime à la barbe de l'Europe et du monde, tout de même un peu éberlués, qui avaient d'abord douté de lui !

Et la revue de Bétheny, l'année suivante, le 11 septembre 1901, en l'honneur du tsar Nicolas et de la tsarine, nos hôtes ! Emile Loubet reçoit à leur descente de victoria les souverains russes. Derrière lui, dans le cortège officiel, apparaissent la face glabre aux joues descendues dans la mâchoire et les yeux glacés de Waldeck-Rousseau ainsi que la barbe d'Armand Fallières, le bon président à la cravate à pois.

Il aura manqué à la Troisième République historique deux ou trois Raffaelli qui eussent fait entrer dans leurs toiles un peu de ce qui forme l'enveloppe visible de ce phénomène abstrait qu'est un régime politique. Clemenceau orateur de réunion publique est l'exemple de ce qu'on aurait dû faire et de ce qu'on n'a pas fait.

Une autre observation qui vient à l'esprit en parcourant ces salles, c'est qu'elles manquent de l'élément féminin. Beaucoup de généraux, d'amiraux, d'hommes d'État, voire de sévères magistrats, de littérateurs illustres et d'artistes ; mais peu de jupons. C'est que le régime républicain ne constitue pas une « cour » ; il manque de cette « première dame » qu'est la souveraine, la femme du président n'ayant pas d'existence officielle. La République, n'ayant ni princesses ni reines, est obligée de se rabattre sur les reines et princesses de théâtre. C'est pourquoi il y a dans ce musée, la divine Bartet en tête, des portraits d'artistes de la Comédie-Française.

... Voilà pourquoi aussi, monsieur Gambetta, votre fille a manqué trop souvent, parmi ses fastes, de l'éloquence de la beauté.

MARCEL ASTRUC.

H. Jacquier. Joffre.

C'est dans une ambiance joyeuse que nos cousettes, délaissant pour un jour aiguilles et ciseaux, fêtent la Catherine de l'atelier

SAINTE-CATHERINE chez les COUSETTES

Catherine d'Alexandrie, vierge et martyre, patronne des philosophes, des étudiants... et des demoiselles, aura rarement été célébrée dans la capitale avec autant de ferveur. Délaissant pour un jour leurs travaux et leurs soucis, les cousettes parisiennes ont joyeusement fêté « les plus de vingt-cinq ans », à qui la coutume accordait jadis, chaque 25 novembre, le privilège de coiffer la statue de la sainte. Du Sentier au faubourg du Roule, les ateliers, désertés, avaient lâché sur les boulevards un flot de jeunesse exubérante escortant les « catherinettes », dont les arachnéennes coiffures rivalisaient de goût et d'imagination. Commencée dans la chaude atmosphère des déjeuners d'atelier, la Sainte-Catherine se prolongea tard à travers les théâtres et les bals. Et le lendemain, dans les ruches ouvrières débarrassées des guirlandes éphémères, combien de têtes, bourdonnantes encore de rires et de chansons, se courbaient, bien lasses, sur l'ouvrage...

Après être allée au ravitaillement, l'arpète revient avec le sourire. A droite : Line Clevers fait apprécier son répertoire aux cousettes. Ci-dessous : les péchés capitaux choisis comme thème du divertissement.

M. d'Inzeo, attaquant Destino dans la foulée, franchit 2 mètres.

Le chevalier d'Orgeix en plein effort sur Sucre de Pomme...

« LES TROIS NUITS INTERNATIONALES DU CHEVAL »

par le lieutenant-colonel D. Tré-Hardy

L'association « le Jumping » a donné au Palais des Sports trois galas hippiques qui eurent un grand succès. Le public sut gré aux organisateurs de lui présenter en un film de lumière les vivants acteurs des grands concours internationaux. Il connaissait leurs noms par la radio ou par la presse, mais il ne les avait jamais admirés dans leur gloire sportive. La participation étrangère conférait à la compétition l'investiture internationale, et les applaudissements teintés d'un brin de chauvinisme en faveur des concurrents français savaient renaître en l'honneur des champions européens.

20 heures !... Le palais un soir d'affluence !... L'équitation d'obstacles fait recette au même titre que la boxe ou les courses cyclistes. Même foule, même attente fiévreuse mélangée d'impatience et de bonne humeur. Des rires, des lazzi fusent d'une travée à l'autre. Ce n'est plus le public spécial des concours hippiques, mais celui du « Vel' d'Hiv' » qui revient sous sa verrière favorite, heureux de la nouveauté du spectacle. La Garde exécute « les meilleurs morceaux de son répertoire », tandis que le cercle de Dampierre, en habits rouges, sonne dans l'intervalle de joyeux *Bien aller*. Six nations prennent part aux épreuves : Grande-Bretagne, Italie, Belgique, Espagne, Suisse et France. Il en résulte une courtoise confusion dans le coin d'élection du paddock.

Un tour de piste avant les parcours !... Où est donc l'ovale intérieur ? Il se dissimule sous un tapis-brosse que recouvrent 50 tonnes de tourbe. Diagonales et boucles expriment le maximum des possibilités du terrain. Sur les lignes droites extérieures les chevaux se présenteront en pleine action. Coup de timbre impératif, la piste est dégagée comme par enchantement. Entrée d'un cavalier, ah !... de satisfaction du public. Les premiers concurrents bénéficient de l'effet de surprise. Ils sont applaudis à tout rompre, mais les tribunes font rapidement leur éducation sportive, par la suite elles distribueront leurs marques d'approbation avec plus de discernement.

Chaque nation apporte dans sa monte les traits caractéristiques de sa race. Les Anglais ont réalisé de belles performances. Leur équitation est vigoureuse et rappelle l'extérieur. S'ils se sont faits à la manière artificielle des concours, ils semblent se souvenir qu'ils ont souvent sauté de gros obstacles fixes. Voici le lieutenant-colonel Llewyllen en selle sur Fox Hunter. Ce nom a pour les tribunes un relent de vénerie. Lui-même, sur son magnifique « poids lourd », semble détaché d'une gravure colorée de Cecil Aldin. On lui fait fête.

Le chevalier d'Orgeix félicite l'Italien d'Inzeo.

Il y eut quelques chutes assez spectaculaires.

Confirmation pour les Italiens de leur réputation de cavaliers d'hippique. Leurs parcours montés de bout en bout ont un style éblouissant. Mince et cambré, M. d'Inzeo franchit 2 m. 10 dans la hauteur, « jump » qui lui vaut la victoire.

Les Belges se rapprochent des méthodes anglaises. Le commandant Van Derton a quatre cents victoires de courses à son actif. Tout en lui indique le perçant de l'homme de steeple.

Il faut reconnaître aux cavaliers espagnols un cran à toute épreuve. Le courage de M. de Goyoaga remontant Vergel après une chute sévère fut compris d'un public qui sait distinguer la dureté des coups. M^lle de Rivera est une Michèle Cancre *tra los montes*.

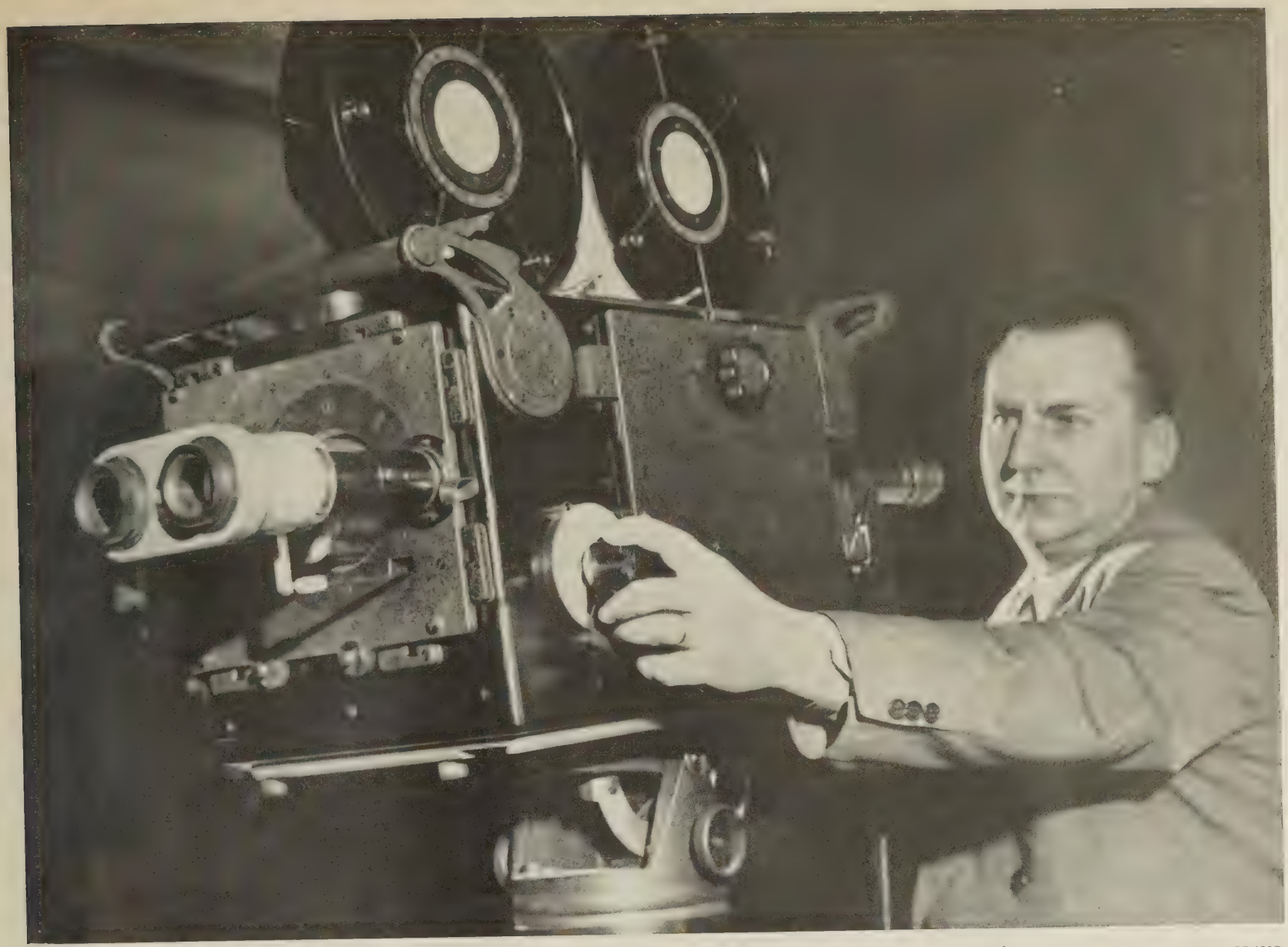
Les Suisses apportent en concours leurs sérieuses qualités ataviques. Ils sont précis dans leurs réflexes et ne laissent rien au hasard.

La France mettait en ligne ses cavaliers habituels. Dans l'étroit couloir qui mène à la piste le chevalier d'Orgeix attend le numéro d'ordre de Sucre de Pomme. Avec M. Peters il a donné à la France la première place dans le classement par équipes. On aperçoit M. Calmon qui parle un moment avec M. Moizard. Un petit remous, M^lle Cancre entre en piste, le public applaudit.

En fin de soirée, la présentation des cavaliers français lauréats des Jeux olympiques fit ovationner le capitaine Chevallier.

Le colonel Jousseaume, montant Harpagon, exécuta la reprise officielle au milieu d'un grand enthousiasme. Les trois nuits ont établi une sorte de liaison sportive entre notre pays et cinq nations étrangères. Voyons-y la valeur d'un heureux symbole...

Photographies F. Mourreau. — *N. Y. T.* — *I. N. P.*



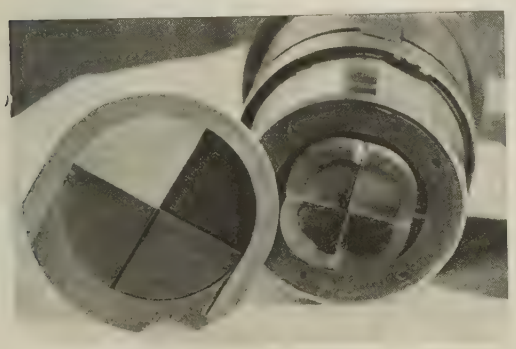
M. Armand Roux fait une mise au point sur une camera de prise de vues qui est une simple camera utilisée pour films en noir et blanc.

LE CINÉMA EN COULEURS

ÉTAPE NOUVELLE DUE A LA SCIENCE FRANÇAISE

par Robert Coulom

A gauche, l'objectif de prise de vues. A droite, l'objectif pour la projection.



Détail de l'objectif quadruple, vu de l'arrière. A gauche, les quatre filtres.

Dans l'histoire de la photographie et du cinéma en couleurs, le rôle des chercheurs français a été très considérable. Dès 1848 Becquerel réussissait à enregistrer une image en couleurs du spectre solaire. En 1869 Ducos du Hauron exposait, de façon complète et décisive, dans un petit ouvrage modestement intitulé *les Couleurs en photographie,* l'ensemble des principes dont découlent, en cet ordre d'idées, les procédés industriels les plus modernes. Enfin les noms d'autres Français, Lippmann, Keller-Dorian, les frères Lumière, ont jalonné depuis les étapes essentielles de la conquête de la couleur.

Le principe fondamental exposé par Ducos du Hauron, celui de la synthèse de la lumière par procédé trichrome, est maintenant trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'exposer longuement. On sait depuis Newton que la lumière blanche est formée par le mélange d'une infinité de radiations colorées qu'on a l'habitude de grouper en sept couleurs fondamentales : violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. Mais, en pratique, Ducos du Hauron a établi qu'il suffisait de superposer dans des proportions déterminées des radiations de trois couleurs seulement (bleu, vert et rouge) pour donner à notre œil l'illusion de toutes les couleurs qu'on désire et, en particulier, du blanc.

Dans le domaine de la photographie et de la photogravure, le principe de la trichromie (et même de la quadrichromie) est maintenant universellement employé, mais son application s'est heurtée à des difficultés pratiques considérables dès qu'il s'est agi de l'adapter à la technique du cinéma.

Sans tenir compte de méthodes qui n'ont guère dépassé le stade de la recherche de laboratoire, on peut dire que jusqu'à la réalisation toute récente du film de Marcel Pagnol *la Belle Meunière,* film qui a marqué techniquement l'entrée en lice d'un nouveau procédé, d'origine française,

Les inventeurs du procédé, MM. Lucien (a gauche) et Armand Roux (a droite).

le « Rouxcolor », les procédés d'usage courant n'étaient qu'au nombre de trois, le « Technicolor » (technique américaine), l' « Agfacolor » (technique d'origine allemande), le « Kodachrome », procédé extrêmement ingénieux, mais qui ne comporte d'applications que dans le domaine du cinéma d'amateurs.

MÉTHODES PAR SYNTHÈSE SOUSTRACTIVE ET PAR SYNTHÈSE ADDITIVE

Pour faire comprendre clairement ce qui caractérise et ce qui distingue ces procédés et pour montrer comment se situe le nouveau procédé « Rouxcolor », indiquons que la synthèse des couleurs peut se faire de deux façons, l'une appelée soustractive, l'autre appelée additive.

Dans les procédés de *synthèse soustractive* (« Technicolor », « Agfacolor », « Kodachrome » actuel), on *soustrait* à une lumière donnée les radiations indésirables pour ne laisser passer que celles qui correspondent à l'obtention de la couleur voulue.

Dans les procédés de *synthèse additive*, au contraire (et c'est parmi ceux-là que se classe le « Rouxcolor »), on superpose, on *additionne* dans les proportions qui conviennent des radiations colorées pour produire la couleur qu'on désire.

et vertes contenues dans cette lumière blanche.

Le procédé « Agfacolor » ne se différencie guère du procédé « Kodachrome » que par le mode de développement et de traitement des pellicules.

Quant au « Technicolor », il aboutit dans son avant-dernière phase à la formation de matrices positives, en relief sur gélatine : on tire de ces matrices des copies, par une méthode de report de couleurs qui s'apparente de façon curieuse à ce qui se pratique en imprimerie.

LES CARACTÉRISTIQUES DES PROCÉDÉS ADDITIFS

Dans les procédés par synthèse additive — comme nous l'expliquent de façon tout naturellement lumineuse les deux grands spécialistes de la lumière que sont les frères Lucien et Armand Roux — « on projette simultanément sur l'écran trois faisceaux de lumière bleue, verte et rouge, judicieusement choisis et avec des intensités relatives convenables ».

Pour représenter, par exemple, un objet vert pur, on en prendra successivement trois clichés en disposant devant l'objectif un filtre transparent, rouge pour le premier cliché, vert pour le second et bleu pour le troisième.

Sur le premier et sur le troisième négatif, l'image de l'objet vert sera invisible, puisque les

IMAGE AGRANDIE D'UN FILM EN COULEURS TOURNÉ AVEC LE PROCÉDÉ ROUXCOLOR. DE GAUCHE A DROITE ET DE HAUT EN BAS, LES QUATRE PETITES IMAGES SÉLECTIONNÉES (JAUNE, VERT, BLEU, ROUGE).

Dans les procédés soustractifs en usage, la sélection des couleurs se fait au moment de la prise de vues. Cette analyse est obtenue soit sur trois pellicules négatives différentes (« Technicolor »), soit sur une pellicule négative unique, mais spéciale, comportant trois couches d'émulsion (« Agfacolor » et « Kodachrome »). Dans le procédé « Kodachrome », par exemple, on fait en sorte que la couche supérieure n'enregistre que les bleus, la couche médiane que les verts et la couche inférieure que les rouges.

Après la prise de vues, un traitement physico-chimique, d'ailleurs très complexe, provoque dans chaque couche la formation d'une image positive colorée de la couleur complémentaire de celle qui avait impressionné cette couche (on sait qu'on appelle couleur complémentaire d'une couleur donnée celle qui résulte de l'ensemble des radiations manquantes pour redonner de la lumière blanche). Quand on projette le film, chacune de ces images colorées joue le rôle d'un filtre qui laisse passer certaines des radiations de la lumière blanche utilisée pour la projection, mais qui en absorbe — qui en « soustrait » — certaines autres. C'est ainsi que, de façon schématique, on peut dire que la couleur rouge est rendue sur l'écran par soustraction des radiations bleues

radiations vertes qu'il émet n'auront pu traverser ni le filtre rouge ni le filtre bleu (ceux-ci ne laissant passer respectivement que des radiations rouges pour le premier, bleues pour le troisième). En revanche, sur le deuxième négatif on aura une image de l'objet vert, puisque le filtre vert n'aura pas été un obstacle pour les radiations vertes.

Ayant tiré de ces négatifs trois positifs, on les projettera sur l'écran au moyen de trois lanternes, en les superposant de façon rigoureuse après avoir pris soin d'interposer devant chacun d'eux le filtre coloré utilisé lors de la prise de vues du négatif correspondant. On obtiendra ainsi la reproduction exacte en vert de l'objet filmé : ne parviendra, en effet, sur l'écran que la lumière verte qui aura traversé le système « image du positif N° 2 + filtre vert ».

Le phénomène sera analogue pour des couleurs telles que le rose ou le violet, composées d'un mélange de deux couleurs fondamentales, le bleu et le rouge, avec cette différence que ce seront, à la prise de vues, les négatifs N°s 1 et 3 (rouge et bleu) qui seront impressionnés, et cela avec des intensités correspondant aux intensités respectives des radiations qui auront traversé les filtres colorés 1 et 3.

LES PARTICULARITÉS DU « ROUXCOLOR »

Dans le procédé additif des frères Roux, c'est par superposition sur l'écran de quatre images élémentaires, colorées en rouge, en vert, en bleu et en jaune, qu'est obtenue l'image en couleurs.

A la prise de vues, on monte à l'avant de la camera (qui n'est autre, d'ailleurs, qu'une simple camera du commerce) un système composé de quatre objectifs accouplés, à axes parallèles, chaque objectif étant muni d'un filtre coloré, respectivement rouge, vert, bleu, jaune.

Ce dispositif donne naissance sur le négatif à quatre images en noir et blanc, dont chacune a une « valeur » différente (au sens pictural du terme) et n'occupe en surface que le quart de l'emplacement d'une image ordinaire.

Pour que les positifs qu'on en tire fussent parfaitement superposables, il faudrait, semble-t-il au profane, que les quatre prises de vues aient été faites rigoureusement du même point et comme par un œil unique. Un des mérites essentiels des frères Roux est sans doute d'avoir résolu ce problème. Nous nous contenterons de dire qu'ils se sont attachés à ramener tous les cas de prises de vues possibles au cas unique où le premier plan serait pratiquement à l'infini.

A la projection, la lumière blanche émise par la lampe traversera (comme dans l'exemple théorique que nous donnions plus haut) chaque groupe de quatre petites images en noir et blanc étant bien entendu que, devant chaque image, on aura disposé un filtre de la couleur utilisée au moment de la prise de vues. Enfin les quatre faisceaux colorés issus de chaque système « petite image + filtre transparent » iront se superposer sur l'écran, de telle sorte que l'objet filmé s'y trouvera reproduit avec sa couleur vraie.

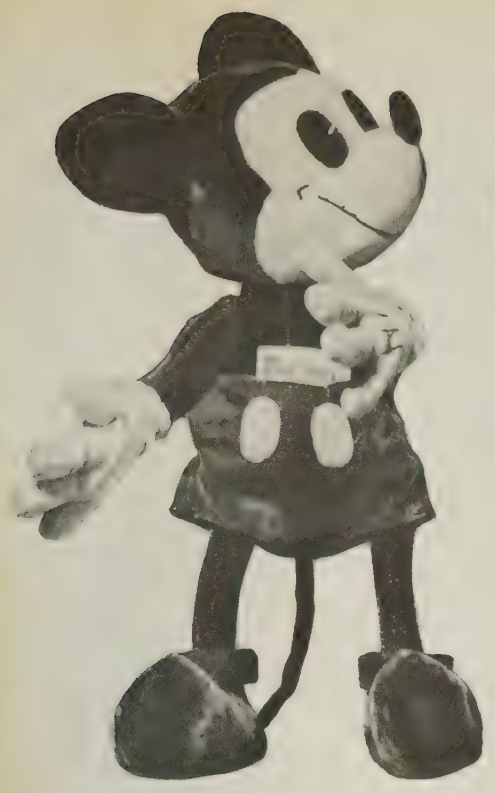
LE PRÉSENT ET L'AVENIR

Il semble incontestable que le « Rouxcolor » présente un certain nombre d'avantages importants — surtout au point de vue français — par rapport à l' « Agfacolor » et au « Technicolor ». Il permet en particulier de se passer de l'emploi de pellicules spéciales ou triples, ainsi que de laboratoires spécialisés, ce qui a pour corollaire un abaissement considérable du prix de revient des films en couleurs. Il résout de façon simple et élégante le problème-clé de la copie de ces films, puisque celle-ci s'opère de la même façon que pour les films en noir. Il permet (à l'usage, en particulier, des marchés étrangers qui ne seraient pas équipés rapidement en appareils de projection « Rouxcolor ») de tirer des copies en couleurs sur de la pellicule positive ordinaire. Enfin il doit pouvoir permettre à assez bref délai de réaliser dans des conditions financières acceptables des actualités françaises en couleurs.

Bien entendu le « Rouxcolor » n'est pas encore parfaitement au point (du moins dans la mesure où le film de Marcel Pagnol peut permettre d'en juger). Certaines scènes de *la Belle Meunière* manquent d'intensité lumineuse. Dans les plans semi-éloignés ou lointains, objets et personnages présentent encore des contours flous, surtout quand ils sont en mouvement. La palette des couleurs qui apparaît sur l'écran semble, jusqu'à nouvel ordre, assez limitée. Enfin dans beaucoup de plans s'affirme une couleur dominante parfois un peu brutale. Il n'en est pas moins vrai que le total des avantages du procédé l'emporte de fort loin sur celui de ses imperfections actuelles et que les recherches des frères Roux honorent l'esprit créateur français... A quoi certains nous répondront que le triomphe définitif de la couleur marquerait, pour le septième art, une régression au point de vue artistique, dans la mesure où ce triomphe orienterait l'attention du public non plus sur la valeur dramatique des œuvres, mais sur les séductions un peu puériles d'une imagerie d'Epinal animée.

Même si cette crainte est justifiée, il faut bien se dire que, dans le domaine du cinéma comme ailleurs, il n'est au pouvoir de personne de s'opposer à l'évolution naturelle des choses. Quitte à préciser au plus vite les règles encore bien vagues d'une esthétique du cinéma en couleurs, mieux vaut tâcher de fournir à la curiosité déjà impatiente du public français des films que, faute de cela, il se laisserait bientôt fournir par ses concurrents étrangers... Des Roux et des couleurs on aura l'occasion de discuter souvent.

(Photographies J.-C. Desvaux-L. Viguier, *France-Illustration* (Parnotte).



MICKEY MOUSE...

JOUETS pour tous

par MARTIAL-PIÉCHAUD

DONALD DUCK...

SAPINS ET SOULIERS DE LA NOËL : mots susurrants comme le feu de la veillée familiale et doucement dansants comme son reflet sur la vitre givrée, mots radieux de mystère et de certitude, d'innocence et de tendresse, que prononce, repentante ou oublieuse de tant de médiocres agitations ou de tant de misères, l'année qui s'en va... *Etrennes, jouets du jour de l'An* : mots comme trépignants de la joie enfantine autour des cadeaux enveloppés, mots cadencés comme un refrain de chanson de route, que lance à tous échos, exaltée d'impatience et férue de bon vouloir, l'année qui commence...

Mots que mon âme répète en litanie à mon enfance, par cet après-midi de léger soleil rose, devant cette vitrine qui, du trottoir aux nues, est comble de panoplies et de poupées, de « crèches » et de « ménages », de chemins de fer, d'avions, de bateaux, de fusils et de tambours, de « menuiseries » et de « bergeries » — devant ce prodigieux rassemblement de souvenirs ressuscités...

*

Je ne suis pas ici le seul homme qui se soit arrêté, qui s'arrêtera, au passage. Derrière la haie que forment tant de problématiques petits clients, toute pépiante de cris d'oiseaux au réveil et fleurie d'yeux écarquillés en corolles, toute mouvante de visages soudain retournés et haussés en supplique à l'adresse des mères trop réfléchies, je vois non loin de moi stationner nombre de représentants du sexe fort. Voici un vieux monsieur, frissonnant et argenté dans sa pelisse comme un bouquet de monnaie-du-pape... Voici un robuste ouvrier, sacoche d'outils en bandoulière, cigarette tombante en coin de lèvres, mains aux poches d'un « bleu » tigré de taches d'huile... Voici, encore haletant, sa serviette gonflée d'échantillons sous le bras, son pardessus bien boutonné et miroitant de propreté, un « placier » entre deux âges et deux ascensions d'escalier... L'un s'est détourné de sa trottinante et rituelle promenade, l'autre a « chipé » sans scrupule un quart d'heure au patron, le troisième, alpiniste fourbu, s'est accordé « un temps de repos », pour contempler, comme je le fais, cette devanture enchanteresse, ce morceau fugitivement retrouvé de paradis perdu... Et, tandis que leurs regards vont d'objet en objet, je remarque sur leurs traits percheminés, rubiconds ou défaits, ce même recueillement aux paupières clignées que provoquait chaque déclic des kaléidoscopes de ma prime jeunesse.

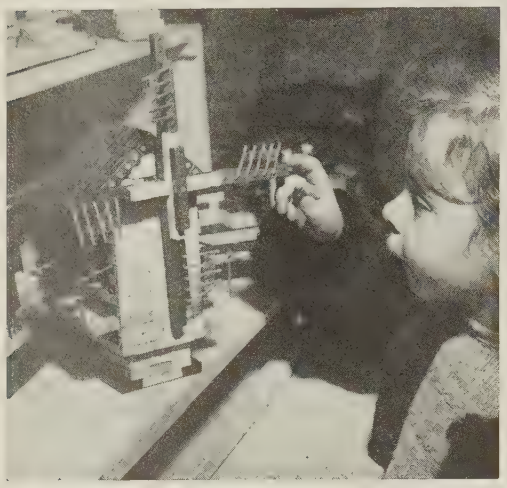
Oui, sans doute, un grand-père soucieux de dénicher pour ses petits-enfants des présents d'un goût inédit ; un père qui « cherche pour la gosse tout ce qu'il y a de bien et de pas cher » ; un célibataire sans famille qui médite d'offrir quelque brimborion au petit garçon de son voisin de palier, afin d'être invité au réveillon du Nouvel An... Mais surtout, je crois bien, des hommes qui, quelle que soit leur condition, quels qu'aient été leurs avatars, quelque desséchée que soit leur imagination, corrompu leur esprit ou mortifié leur cœur, ont, plus ou moins longtemps, connu autrefois pureté, félicité, accomplissement des rêves et qui, s'arrêtant là, en pleine rue, sous le fardeau des jours, des travaux, des mécomptes, se remémorent chacun à sa façon leur merveilleuse première histoire, leur premier ravissement devant la vie...

ES POUPÉES S'HABILLENT AUJOURD'HUI CHEZ LES GRANDES « ARTISTES »...

'ST NOUS LES GARS DE LA MARINE... QUAND ON EST DANS LES COLS BLEUS...

NARINES FRÉMISSANTES, ILS ATTENDENT LEURS JEUNES CAVALIERS.

GRACE A CES JEUX, LES PARENTS PARTICIPERONT AUX DISTRACTIONS DE LEURS PETITS ENFANTS...



MEUNERIE OU ARCHITECTURE ? CE MOULIN EST UN JEU DE CONSTRUCTION DE MODÈLE RÉCENT.

LE SERVICE A THÉ. LES PETITES FILLES VONT POUVOIR INVITER LES PETITS GARÇONS.

TIRELIRE NOUVELLE. TOUT PETIT ENFANT DOIT MAINTENANT AVOIR SON COMPTE EN BANQUE...

Je n'ai plus résisté. Finalement, je suis entré dans le magasin pour voir de plus près ses trésors. Un employé chenu, dont la douceur de manières, l'expression fine et ouverte me font penser qu'il a blanchi au service du bonheur enfantin, se dirige vers moi : « Monsieur ?... C'est pour quel âge ? » Je fais un geste vague, j'ai l'air un peu décontenancé. Je souris : « Le mien... » — « Ah ! les soldats d'étain ! Monsieur est collectionneur... Non ?... Mais oui, monsieur ! Beaucoup, la plupart même, de nos petits soldats d'étain sont achetés par de grandes personnes, pour elles, pour elles seules... Ah ! heureusement, il y a des gens qui, passé l'âge des jeux, aiment encore parfois à jouer, à s'amuser un peu comme les enfants ! Ce sont des sages... N'est-ce pas ? »

Du coup, nos relations ont fait un grand progrès, et je confesse au philosophe que je suis venu en simple curieux, en simple pèlerin du passé : « Eh bien, regardez tout à votre aise, monsieur... Du tout, vous ne me dérangez pas. Je suis vendeur chef, et il me suffit, tout en causant, de surveiller de l'œil mon bataillon, j'ai l'habitude... Au reste, ce n'est pas encore ici le « coup de feu », ou je dirais plutôt le « coup de bambou ». Dans dix, douze jours seulement ils m'arriveront, tous affolés, tous à la fois, à la dernière minute. Les gens ne sont plus raisonnables. Enfin, passons !... Que voulez-vous que je vous montre ?... Quoi, du nouveau, monsieur ? En fait de jouets !... »

Il a levé les bras au plafond tout appendu de polichinelles et de cerfs-volants : « Hé ! que pourrait-il y avoir de nouveau en cet ordre de choses !... D'ailleurs, entre nous, voulez-vous mon opinion ? Ce que vous appelez « du » nouveau », à condition qu'on pût en faire, intéresserait peu les enfants. Au fond, ils s'en tiennent à ce qu'ils ont inventé depuis toujours, car nous n'avons jamais fait qu'obéir à leurs inspirations éternelles. Ils sont conservateurs... Je dis bien... Evidemment, il y en a qui *cassent*, mais c'est notre faute. Il y en a d'autres qui *ouvrent, décousent, démontent*. Quant à ceux-là, un écrivain (j'aime la lecture, monsieur, c'est, le soir, une si bonne distraction, et j'ai lu à peu près tout ce qui concerne le Jouet...), un écrivain, Charles Baudelaire... vous connaissez ? Oui, je pensais bien... a dit qu'ils cherchaient à « voir » l'âme », que leur manie dénonçait des « tendances métaphysiques ». C'est exact... Non, croyez-moi, monsieur, dans notre profession, on ne peut que perfectionner, adapter à la mode du temps. Le « virollet » de Gargantua s'appelle aujourd'hui un avion ; le « toton » du tableau de Chardin, une hélice ; la classique poupée que l'on trouve, tronçons de terre cuite, dans un sarcophage enfantin de l'ancienne Egypte, et que, boudin de chiffons, Cosette serre contre son cœur, s'habille actuellement chez les « artistes » ; la « dili- » gence », la « voiture » d'autrefois est maintenant une auto « électrique ». Tout cela est peu de chose. Et pourvu que ça vole, glisse, tourne, que ça puisse être embrassé et caressé, ou que ça flatte le goût instinctif de départs... Au surplus... Pardon, monsieur. »

*

On l'a hélé au fond du magasin. Il disparaît. Je l'attends. Aussitôt revenu : « Enfin, monsieur, me jette-t-il, cette pauvre femme que je viens de recevoir, qui voulait quelque chose pour son petit et à laquelle, hélas ! je n'ai pu présenter le moindre objet dont le prix correspondît à ses moyens, ce n'était pourtant pas de ma position de lui dire, surtout devant la caissière : « Au » surplus, vous n'avez besoin de rien. Allez en paix et consolée, madame. » Vous ne pouvez acheter les beaux jouets que les parents riches ont le » devoir de donner à leurs enfants, ni même les autres. Votre petit jouera » néanmoins, ne craignez rien. Avec deux bouts de fer, de carton, d'étoffe » il s'arrangera pour être, lui aussi, heureux comme un roi »... Voyons, monsieur, n'aurais-je pas eu raison ? Précisément, ces jours-ci, on me montrait les épreuves de photographies qui paraîtront bientôt dans un grand « magazine » que je ne nommerai pas, je suis discret. Vous les verrez, ces photographies ; vous verrez la façon dont les petits les plus pauvres parviennent souvent, grâce au bon Dieu, à s'amuser autant que les plus fortunés... A Montmartre, dans la rue Tholozé où je suis né, où j'habite et où, je l'espère, je mourrai, je me souviens que, marmot, je ne me suis jamais mieux diverti qu'avec certaine ancienne boîte de biscuits en fer-blanc que je traînais par une ficelle. Quel bruit magnifique elle faisait derrière moi sur les pavés en pente raide ! Je croyais tantôt précéder une armée, tantôt conduire un attelage ; je n'appartenais plus à ce bas monde où, quoi qu'on dise, les temps ont toujours, plus ou moins, été durs... »

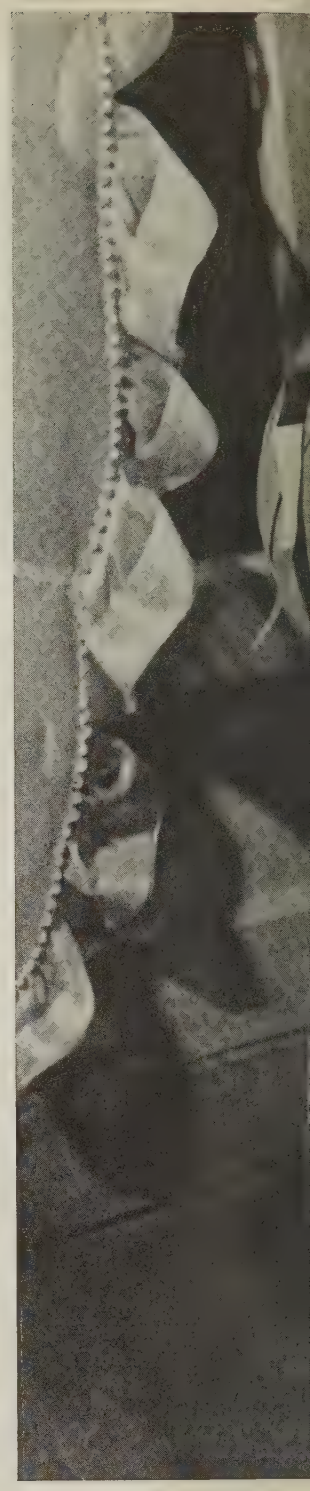
Il s'est tu trois secondes. Il éclate de rire : « ... Et je revois cet autre gamin misérable qui, un soir de printemps, pendant l'occupation, jouait tout seul à la marelle sur le trottoir pluvieux de ma rue Tholozé... Sa palette consistait en un anneau de rideau. La voilà qui se met à rouler comme un cerceau le long de la pente. Pour lui, il n'est question que de la rattraper. D'un coup de croquenot il file en patineur. Brusquement, il culbute. Il s'est cogné en plein dans un de nos conquérants « à la manque » qui montait au Moulin de la Galette. Puis, aussitôt reglissant, mais cette fois-ci sur le derrière, il lui passe entre les bottes, sans l'entendre qui l'injurie, sans même le voir... Eh bien, monsieur, le croirez-vous, non seulement cela m'a mis en gaîté, mais m'a donné du cœur au ventre. J'ai vu là un présage : « Hardi ! me suis-je écrié » (en mon for intérieur, naturellement). On passera à travers tout ça, on » gagnera à la roulette ! »... Ah ! les enfants, monsieur, les enfants, il n'y a qu'eux ! Ils sont le sel de la terre et la rosée du ciel !... »

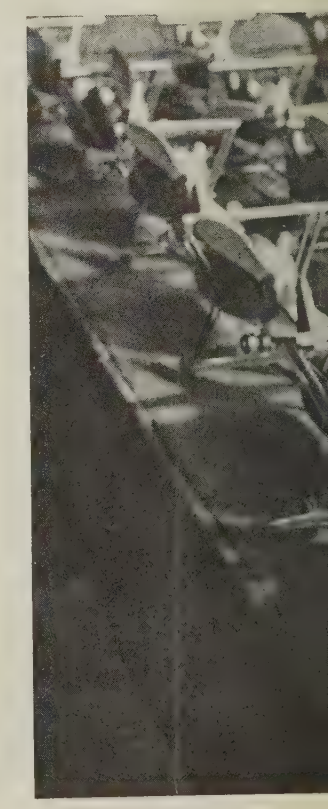
*

Sans cesser de l'écouter avec intérêt, parfois avec émotion, j'ai pris, peu à peu, sur le comptoir proche, de menus joujoux. Je le prie de vouloir bien m'en faire un paquet : « Je devine ! me dit-il aussitôt. Si, je devine !... Chaque fois que je le peux, je fais de même ; je distribue, ça et là, au hasard de la rencontre, dans mon quartier. Alors, les pauvres petits m'appellent Père Noël, Père Janvier... Grâce à vous, quelques-uns de plus vont bien commencer cette année... »

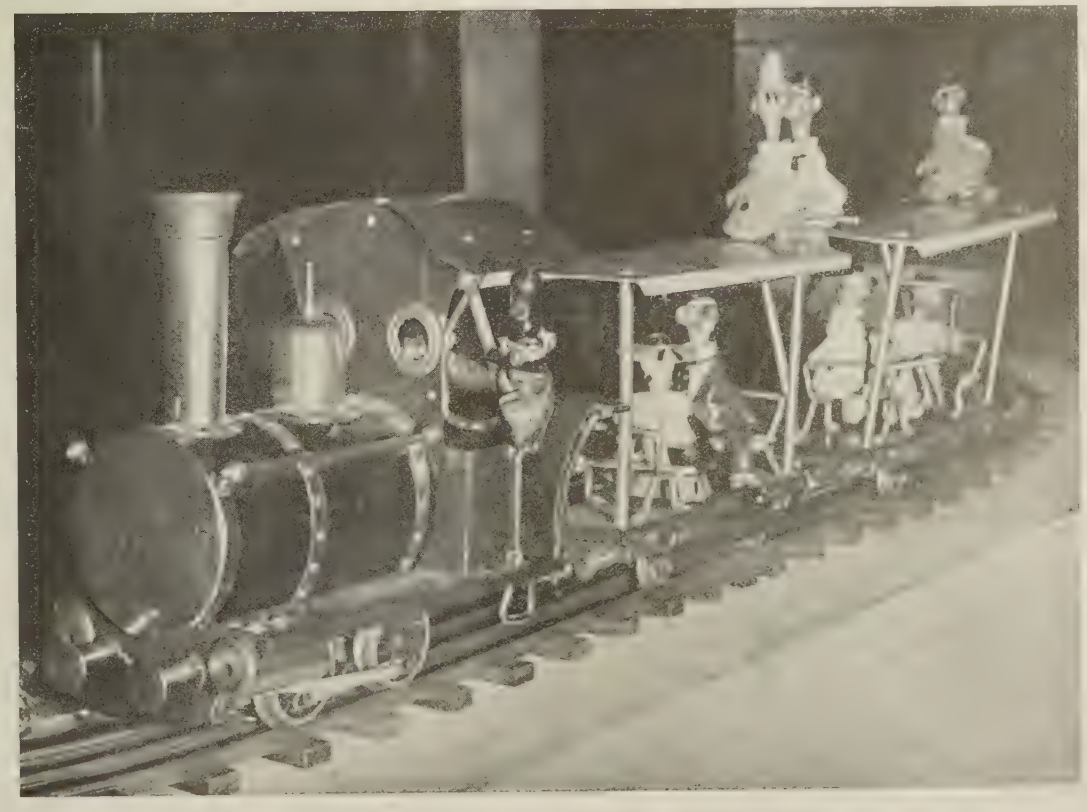
Et, saisissant ma main tendue : « ... cette année qu'en toute sincérité, cher monsieur, je vous souhaite bonne et heureuse. »

Photographies *France-Illustration* (M. Jarnoux.)





A gauche. — Si jeune, avoir de tels tracas ! *Ci-dessus.* — Pendant que ces messieurs pensent a leurs futurs voyages, ces dames préparent minutieusement la première sortie des bébés. *Ci-dessous.* — Le chemin de fer des grands-parents, l'avion des parents, tous deux devenus jouets, auront la faveur des enfants.



La danse plus poignante que la parole dans le silence du geste, le déroulement lent ou impulsif de l'acte. On retient son souffle pour regarder cette joie qui se dresse sur une pointe extrême.

Danseuses, petites filles aux longs cheveux, adolescentes en pull-over rouge et collant noir qui se courent après. Neslie, Tatiana, Hélène, Nathalie, noms de contes.

Peut-être le plus étrange et le plus émouvant est-il d'arriver ainsi en pleine répétition, alors que le créateur, le chorégraphe Lichine, travaille encore à dessiner sa danse sur le ciel ?

La salle immense complètement vide dans l'ombre noire et braise de ses fauteuils et de ses murs.

Le décor est ébauché, nu, sec comme une texture d'arbres morts. Et brusquement dans ce paysage de planches, de cordages, de poussière le miracle s'élabore. Les enfants cessent de se poursuivre. Lichine parle russe, s'exalte. « Plus chaud ! Plus grand ! Prenez l'espace ! Allez plus loin ! » Le créateur recule brusquement l'horizon au bout du monde. Les danseurs s'élancent. Le temps et l'espace disparaissent.

LES BALLETS DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Et c'est ainsi que l'on capture des foules.

... Foule brillante, étincelante au soir de la première. Oiseaux de paradis, hermine blanche, velours noir. Visages heureux. L'orchestre s'accorde, cherche la note pure. Une flamme couleur d'iris et de cyclamen s'allume le long du rideau gris. On attend qu'il se lève sur cet autre monde.

Un monde de caprice et d'humour avec les *Treize Danses*, où de jeunes chevaux piaffants, des clowns, un indifférent, une amante tournoient sous les lanternes vénitiennes. C'est vif, léger comme un coup de vent. Mais on s'étonne, malgré la grâce d'Hélène Skorik et des autres, que cette fantaisie originale et toute superficielle ait voulu évoquer Verlaine.

Un monde réel, poignant avec le *Rendez-vous*. Monde nocturne à la lueur triste des bars et des réverbères. Le geste est réduit. Le danseur vit la pensée de l'amour et de la mort et il mime un drame. Théâtre muet où l'expression se fait hagarde, silencieuse.

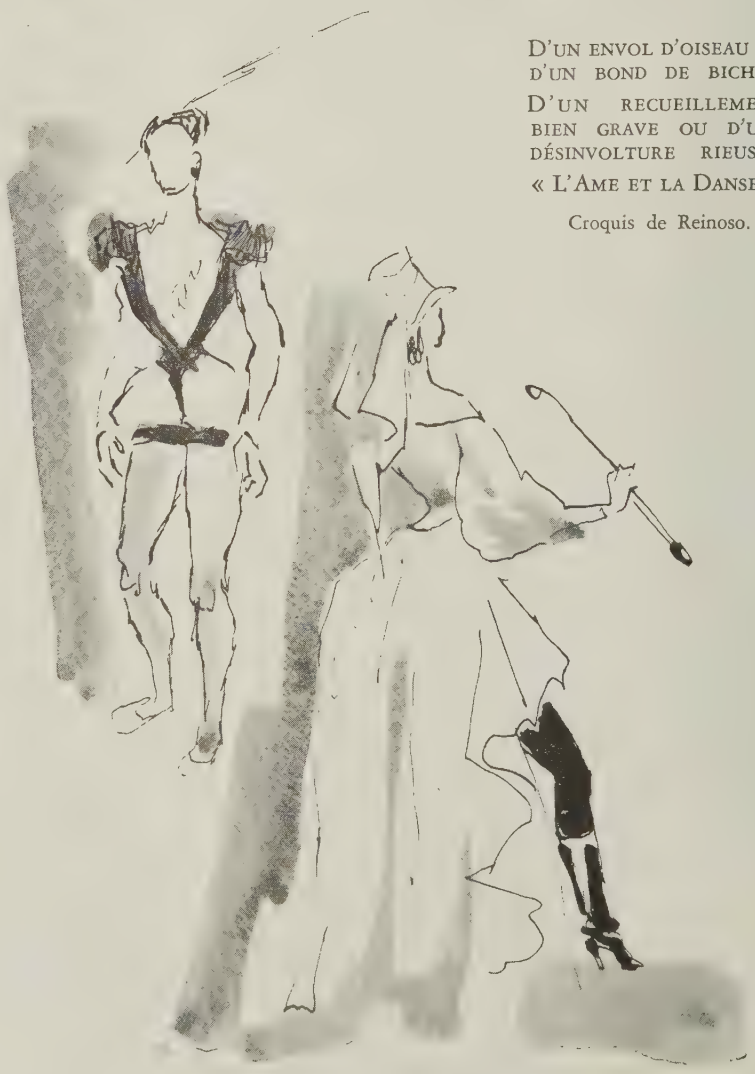
Et enfin *Rencontre*. C'en est une en effet. La création d'aujourd'hui, Œdipe et le Sphinx. Le premier regard du voyageur pour la femme-énigme. Elle parle, danse avec son visage et avec ses mains. Des envolées. Des trouvailles. Entre autres la mort du Sphinx pendu par un pied, renversé en arrière le long de son échelle de corde, et Œdipe soulevant la tête pendante, en tenant à pleines mains les longs cheveux... Un bras qui retombe mort et des ailes déchirées. Mais on regrette tout ce qui peut nuire à ce beau dépouillement de la pensée : trop de tremblements nerveux des jambes et de frémissements, trop de gestes hachés des mains et des bras, trop « d'accessoire » aussi dans l'original décor surréaliste de Bérard...

Cependant, la musique de Sauguet demeure étrange, aiguë, persistante.

Du *Jeune Homme et de la Mort,* que dire sinon que Babilée est beau, puissant, avec des sentiments à l'état brut, et Nathalie Philippart, tranchante, avec un cynisme, un amour taillé à coups de couteau, assez remarquables. Mais doit-on donner *la Passacaille* de Bach, aussi malheureusement accommodée à la chorégraphie, aussi déchirée, et qui nous arrive par lambeaux meurtris ?

Dans l'ensemble, une soirée où l'esprit et l'émotion se mêlent en tourbillons, mais où la force de création apparaît comme une flamme trop brève, trop vite consumée.

MARTINE CADIEU.



D'UN ENVOL D'OISEAU OU D'UN BOND DE BICHE...
D'UN RECUEILLEMENT BIEN GRAVE OU D'UNE DÉSINVOLTURE RIEUSE...
« L'AME ET LA DANSE. »

Croquis de Reinoso.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Le Cirque aux illusions
Joyeux chagrins

SOUFFRIRIONS-NOUS d'une pénurie de salles à Paris ? Le fait que de jeunes metteurs en scène comme Georges Vitaly, rue de la Huchette, ou Jan Doat, rue Mouffetard, aient surmonté toutes les difficultés pour disposer d'un plateau où ils soient chez eux et puissent exprimer leurs conceptions personnelles de la scène semblerait l'indiquer. D'autre part, le nombre des échecs l'emporte de loin sur celui des succès, et, si l'on considère que les « fours » sont généralement dus moins à la hardiesse ou à la nouveauté qu'à l'indigence ou à la prétention, il faudra bien conclure que nous manquons moins de salles et de metteurs en scène que d'auteurs. Comment, d'ailleurs, en être surpris ? Tout est lié dans la crise universelle de la culture ; dramaturges comme romanciers ne croient plus nécessaire de conter une histoire cohérente, le style est tenu pour superfétatoire, l'esthétique n'a plus court et la vulgarité s'installe en reine entre le tarabiscotage et le charabia. Ainsi se trouve-t-on porté à juger avec indulgence des pièces qui, en d'autres temps, n'eussent pas trouvé preneur, absolvant généreusement la maladresse au bénéfice de l'intention.

Si *le Cirque aux illusions* de M. René Aubert, monté par M. Jan Doat dans une ancienne salle de patronage, 76, rue Mouffetard, m'inspire ces réflexions désabusées, ce n'est pas que cette pièce soit privée de toute qualité. C'est seulement que la jeune troupe de « Feux tournants », animée d'un évident amour de son métier, n'ait pu trouver mieux, pour affirmer son droit à la vie, que ces trois actes qui rappellent confusément Strindberg, Jean-Victor Pellerin et autres, et se réclament d'une formule périmée depuis quelque vingt ans. On me dit qu'il faut, pour en goûter tout le suc, se placer sur le plan du rêve. Je répondrai seulement que le rêve a bon dos, que la poésie n'a rien de commun avec l'absurdité délibérée et que le mérite essentiel de la féerie est de convaincre. M. René Aubert ne m'a pas convaincu.

Qu'est-ce que le « cirque aux illusions » ? C'est, bien entendu, celui de la vie. Il y a d'abord la riche tante Girelle, qui, à quarante ans, attend toujours son fiancé Gustave, parti alors qu'il allait la conduire devant monsieur le maire. Il y a autour d'elle divers neveux, nièces et autres parasites, lesquels guignent l'héritage en se surveillant d'un œil hargneux. Il y a un obsédé sexuel, une nymphomane, un peintre tour à tour persuadé de son génie et de sa nullité, un facteur, un tambour de ville, un notaire, un ordonnateur des pompes funèbres, et j'en oublie. Il y a un Espagnol alcoolique qui se noie et ressuscite à point nommé pour tuer le lion Paillasse d'un coup de revolver — et le lion ressuscite, ou bien c'est le dompteur, après une opportune transfusion de sang, je ne sais plus. A quoi tend cette mascarade ? A ceci que Gustave reparaît en uniforme de dompteur, avec un bandeau sur l'œil, une jambe de bois et le lion déjà nommé, qu'il fait manœuvrer du fouet comme feu Pezon en personne. La sensible Girelle lui tombe dans les bras. Vont-ils se marier ? Ce serait compter sans le notaire, lequel apprend d'un détective privé que Gustave ne courut jamais le monde, qu'il n'est pas dompteur, mais sous-chef de bureau dans une vague administration. Encore une illusion qui s'en va, et Girelle, pensez-vous, chassera l'imposteur. Minute ! Faute de dompteur, elle retrouve dans le bureaucrate un homme complet, car Gustave possède ses deux yeux et ses deux jambes. Elle l'épousera donc, envers et contre tous. Mais le lion n'était-il pas un vrai lion ? (Il est vrai que ce fauve parlait.) Et le cirque ambulant où Gustave exerçait ses talents n'était-il donc pas un vrai cirque ? Ne cherchons pas à comprendre. Mais, dans le genre, je préfère *Ubu*.

M. Jan Doat, qui a cru à cette pièce décevante, où la plupart des personnages se parlent à eux-mêmes ou s'adressent au public, ce qui est une singulière conception du dialogue, M. Jan Doat a déployé beaucoup d'ingéniosité dans sa mise en scène. Le plateau, exigu, paraît vaste, et ce résultat doit être inscrit à son crédit. Il a tiré le meilleur parti de la pauvreté même des moyens dont il disposait. Les évolutions des nombreux personnages sont réglées avec autant d'intelligence que de fantaisie. Le décor d'Adrien est d'un agencement et d'une couleur fort agréables. De la troupe, bonne dans l'ensemble, se détachent Mme Margo Lion dans le rôle de Girelle et M. André Var dans celui de Gustave. Que manque-t-il donc à ce spectacle, qui réussit, dans sa philosophie primaire et malgré une loufoquerie aussi désuète qu'étudiée, à n'être point ennuyeux ? Mon Dieu ! une pièce.

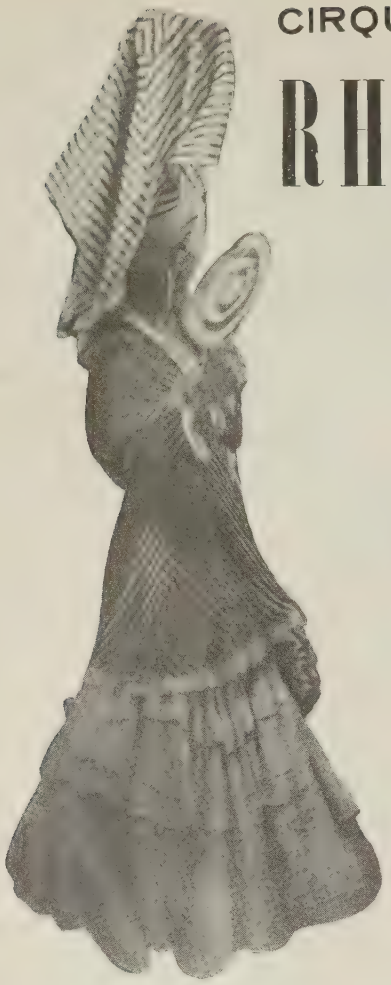
Avec *Joyeux Chagrins*, de M. Noël Coward, jouée par le célèbre auteur-acteur lui-même au théâtre Edouard-VII, nous abdiquons toute prétention philosophique pour réintégrer le boulevard, mais un boulevard anglais quelque part entre Piccadilly et Trafalgar Square. Bien que la pièce ait été francisée par les adaptateurs André Roussin et Pierre Gay, il est clair, en effet, qu'on ne la saurait confondre un instant avec une comédie de M. Sacha Guitry. On a dit quelquefois de M. Noël Coward qu'il était le Sacha anglais, et la comparaison tient dans une certaine mesure. Plus de grâce facile, plus de fantaisie chez le premier ; plus d'ironie percutante, plus d'humanité générale chez le second. Cela dit, l'un et l'autre sont des amuseurs également aptes, avec des moyens divers, à mettre en valeur telles trouvailles qui appartiennent proprement au génie de leurs nations respectives. Encore convient-il, en l'occurrence, de relever le tour de force accompli par M. Noël Coward, qui a pu, avec une souriante tranquillité, mener le train de trois actes copieux dans une langue qui n'est pas la sienne.

La pièce est faite de peu de chose, et l'auteur s'y est donné le malin plaisir de railler sa propre condition. « Le héros qu'il nous présente, nous dit M. André Roussin, n'est pas l'acteur en proie à ses tourments profonds, mais victime de lui-même, de ses caprices et de ses faiblesses dans la vie quotidienne, aux prises avec tout un petit monde attaché à sa célèbre personne. » Une pièce sentimentale à peu près dépourvue de sentiment. Une pièce gaie, qu'un autre Noël Coward eût pu aussi bien tourner en drame et intituler, par exemple, *le Misanthrope* ou *les Fâcheux*. Car elle n'est pas très enviable, à tout prendre, la vie de cet auteur traqué à chaque instant par ses admirateurs, ses admiratrices, sa secrétaire, son impresario, liés à lui par la vanité, l'intérêt ou même le dévouement. Mais Noël Coward se garde bien de prendre les choses au tragique. Il veut faire rire et il y réussit, même quand l'intrigue est, comme dans *Joyeux Chagrins*, menée d'une main si négligente qu'on serait tenté d'y voir une tranche de vie revue et corrigée par un humoriste de haut goût.

L'interprétation de l'auteur par lui-même est aussi bonne que possible. Noël Coward a eu la coquetterie de nous montrer qu'il touchait fort agréablement du piano (ce qui n'était peut-être pas indispensable) et qu'il pouvait très bien déclamer des vers de Shelley (ce qui ne m'a pas étonné). Mais l'autorité de sa démarche, de sa mimique, de ses sourires est indiscutable. J'ai surtout remarqué, à côté de lui, avec la séduisante Nadia Gray, qui parle français beaucoup mieux qu'une Anglaise et sans le moindre accent, l'interminable Van Doude, qui, avec sa silhouette cocasse d'évadé du Café de Flore, ses cheveux en broussaille, ses dandinements, ses éclats de voix hystériques, ses gestes d'épouvantail secoué par le vent, a fait la joie de la soirée.

AU THÉATRE EDOUARD-VII : NADIA GRAY (YOLANDE), NOËL COWARD (MAX DRAMONT), ELISABETH HIJAR (LISE), VAN DOUDE (ROLAND MAJAULÉ).

Croquis de Pavil.



CIRQUE ET VARIÉTÉS

RHAPSODIE CARAÏBE

par MARCEL HAURIAC

La pire littérature a fleuri, dès le premier jour, autour du spectacle que donnent en ce moment sur la scène du Théâtre de Paris Katherine Dunham et sa compagnie noire. Cela, du reste, s'explique par le fait que certains éléments de la représentation n'échappent pas eux-mêmes au reproche de chercher plus loin que sa vraie nature. *Saltator ne supra crepidam.*

Ceci posé, je me plais à dire que cette *Rhapsodie caraïbe* trouve dans sa rare qualité la justification de tous les enthousiasmes.

Une première partie de somptueuse richesse serait au-dessus de l'éloge sans certain tableau surréaliste où la ballerine utilise les danses à portée dont elle devrait bien laisser l'exercice aux spécialistes. Une troisième partie pétrie d'humour très fin et de chers souvenirs s'ébroue et s'épanouit dans une exacte vivacité. Entre les deux se joue une sorte de mélodrame à épisodes qui débute adorablement et qui finit mal. Entendez que l'argument y prend bientôt le pas sur l'expression chorégraphique et que l'inspiration m'en a paru contestable. Entendez encore qu'il se termine avec un défaut de franchise exceptionnel chez Katherine Dunham. Elle se dévêt au cours de l'action térébrante, non sans regrettables réticences. C'est trop ou ce n'est pas assez.

La musique dont s'accompagne cette deuxième partie emprunte au vérisme italien autant qu'au jazz symphonique naissant. Cela nous vaut une « ouverture » inattendue dont la pertinence m'échappe. Il m'a semblé du reste évident que tout commentaire musical se trouve ici de surcroît. Dès que les instruments classiques se taisent, quand la seule percussion soutient, rythme, aiguillonne la danse, nous retournons à l'originelle pureté, partant à la plénitude.

Une fois faites ces réserves auxquelles l'analyse confère une plus grande importance qu'elles n'en devraient avoir, je suis à l'aise pour confesser ma satisfaction, ma joie, mon ravissement.

La lumière, de bout en bout de la soirée, joue avec les tons et les formes. C'est une fête perpétuelle dont la délicatesse n'exclut jamais la puissance. Les atmosphères, qu'elles évoquent la sylve immémoriale ou le moderne club de Harlem, le XVIII[e] siècle cubain ou les grottes exotiques et nervaliennes « où nage la sirène », se construisent, tantôt glauques, tantôt irradiantes, au plus intime de chaque spectateur en même temps que sur le plateau.

Tous les acteurs sont costumés sans une erreur de goût. Jamais un instant la chorégraphie n'est en défaut : réglée minutieusement, selon de strictes exigences, elle donne sans cesse l'illusion d'une spontanéité jaillissante. Katherine Dunham, animatrice des bondissements, des reptations, des chansons et des cris, architecte des groupes humains et des décors, coloriste des étoffes et des éclairages, a répandu sur le tout l'intensité de ses dons.

De quels horizons nous arrive Katherine Dunham et de quels apports simultanés ou successifs est fait son talent, il m'importe peu de le rechercher. Ses mérites expliquent la réussite plus et mieux que toute exégèse. Danseuse habile à mettre en valeur sa plastique remarquable et singulièrement des jambes aux lignes très pures, elle se révèle en outre chanteuse experte, mime inégalable. Le visage, les mains, le corps entier savent exprimer l'extase, la curiosité, l'inquiétude, l'effroi, le délire panique autant que l'amusement, la moquerie, la coquetterie, la séduction, parfois même, à son gré, la vulgarité, la truculence comme lors de son entrée initiale.

A tous ceux, à toutes celles qui l'entourent elle enseigne son savoir et communique sa flamme. Un pas de trois en tous points charmant auquel Katherine Dunham ne participe pas souligne son influence sur les danseuses chargées de l'interpréter. Parmi les tableaux les plus suggestifs, il faut retenir celui que supporte la nostalgique chanson *Una triste mañana* : le jeu piquant, noué, dénoué, renoué par la fillette qu'un lasso retient à la taille ; le souvenir de *Dixieland* et autres *Missouri-Valses* enguirlandé de chorus-girls parodiques à force d'automatisme. Mais je veux mettre hors de pair l'évocation de la forêt tropicale par quoi se termine la première partie.

J'ai vu naître en 1925 sur le théâtre des Champs-Elysées *la Revue nègre*, d'où Joséphine Baker s'évada pour l'éblouissante carrière que l'on sait. En 1926, aux Ambassadeurs, j'ai vu palpiter l'éphémère et délicieuse Florence Mills, j'ai vu gambader Johnny Hudgins : deux vedettes des *Black Birds*. Avec *la Rhapsodie caraïbe*, de Katherine Dunham, j'ai vécu un moment d'égale intensité, une expérience d'importance semblable. Dans tous les domaines de l'esthétique, la naïveté des nègres, leur bonne foi, leur sensibilité peuvent encore nous apprendre beaucoup plus que nous ne le supposons.

CI-DESSUS : SOUVENIR DE HENNINS ANCIENS, REFLETS EXOTIQUES DE FASTES DU MOYEN AGE. CI-CONTRE, DE GAUCHE A DROITE : KATHERINE DUNHAM, PRISONNIÈRE D'UN LASSO FATIDIQUE, VA, VIENT, VIREVOLTE. ELLE FINIRA PAR CHÉRIR LE LIEN QUI LA BRIDE DUREMENT. UN SORTILÈGE ATTIRE LA BELLE ÉPOUVANTÉE. DOUCEUR OU MALÉFICE ? TOUT LE MYSTÈRE DES CÉRÉMONIES MAGIQUES PASSE DANS CE BALLET AU RYTHME HALETANT.

LES LIVRES

PAR ANDRÉ ROUSSEAUX

Images de Suisse

Chère Suisse ! Nous ne pourrons plus jamais dire : chère petite Suisse. La guerre nous a révélé sa grandeur. Nous ne connaissions pas le prix de la liberté. On n'apprécie jamais ce dont on jouit trop aisément. Le jour où, prisonniers dans notre propre patrie, le libre exercice de notre métier d'écrivain nous fut refusé, c'est la Suisse qui nous affranchit de notre servitude. C'est chez elle que nous trouvâmes des éditeurs, des journaux, des revues amis. Et cela est plus, peut-être, que les secours matériels qu'elle a prodigués à tant de misères.

Ce souvenir si vivace se trouve réveillé par le petit livre posthume d'un homme qui fut notre compagnon dans la vie difficile des écrivains réfugiés, et, je l'ajoute aussitôt, dans l'espérance tenace de la victoire annoncée par le général de Gaulle dès le premier jour de l'épreuve : le regretté Louis Gillet. De l'été 1940 au printemps 1943, où la maladie le terrassa, il fut une sorte de pèlerin de l'insoumission à la défaite. Quand je repense à ce temps-là, je me demande si nous n'avons jamais voyagé autant qu'alors. Nos gîtes d'infortune avaient peu de quoi nous retenir. Pour un oui ou un non, nous prenions d'assaut ces trains bondés qui cheminaient lentement sur des parcours inhabituels (oh ! les nuits d'hiver sur la ligne Lyon-Limoges !). Etait-ce pour de faibles raisons, après tout, que nous nous mettions en route ? Il fallait aller voir l'un, voir l'autre, se reconnaître, se regrouper. Quand la France est menacée, le peuple français se recompose. Il fallait reprendre contact avec Paris. Alors, on descendait du train dans quelque gare de campagne pour se jeter dans les chemins de contrebande à travers la ligne. Mais je reviens à Louis Gillet.

Je crois qu'il a plus voyagé sur ces routes de la France à ressaisir que personne d'entre nous. Sa résidence de Montpellier le tenait à l'écart de notre capitale lyonnaise. Mais il débarquait souvent à Perrache, campait trois jours au Terminus — où la Gestapo n'avait pas encore pris pied — puis repartait, allait voir Paul Claudel à Brangues, soutenir quelque négociation à Vichy. Il prenait souvent le train pour Genève. Le commerce de l'esprit et du cœur avec la Suisse, il fut un des Français qui l'ont le plus assidûment pratiqué.

Il écrivit à cette occasion maintes chroniques, qui sont aujourd'hui recueillies en volume sous le titre *Suisse des jours d'épreuve* (Egloff). M. Carl J. Burckhardt, dans un avant-propos, nous dit l'impression que les Suisses reçurent de ce visiteur. « Louis Gillet, écrit-il, séjourna en Suisse à plusieurs reprises pendant la guerre ; et chaque fois il nous proposa cette attitude intrépide acquise au commerce des plus grands, qui surent braver le destin et rendre une dignité, un sens profond aux horreurs mêmes et aux ignominies dont, parfois, les humains semblent frappés. » Le Français qui tenait ainsi tête à la tempête où son pays était comme un navire démâté avait l'âme qu'il fallait pour correspondre à tout ce que la Suisse lui offrait dans l'ordre des valeurs morales.

Je crois que le petit livre qu'il nous a laissé après lui a son importance, parce que, dans cet ordre-là, le monde actuel n'est pas si riche qu'il ne doive beaucoup d'attention aux trésors qui lui restent. Ce que Louis Gillet a écrit de la Suisse pendant la guerre demeure très valable aujourd'hui. Petite nation, la Suisse, bien sûr : si c'est matériellement vrai par rapport à la France ou à l'Angleterre, ce l'est encore plus en comparaison des Etats mastodontes qui balancent sur la planète leurs masses redoutables. Seulement il faut s'aviser que cette dimension réduite fait d'une telle nation une de celles qui sont restées à la mesure de l'homme. Les cantons, les villes ont gardé en Suisse une valeur de qualité qui défie la loi du nombre avec un rare mérite. Louis Gillet en fait l'observation à propos de Genève, qui, dit-il, représente dans le monde une position si singulière, une personne morale si caractérisée, offre une signification si disproportionnée à son importance physique qu'on ne peut s'empêcher d'admirer un phénomène si remarquable. « Dans ce monde des masses et du nombre, écrit Louis Gillet, où l'unité est le million, où la puissance est une affaire de machines et de multitudes, voici une petite ville de cent cinquante mille habitants, moins considérable qu'un faubourg comme Belleville ou Moabit et qui offre dans l'histoire une physionomie tranchée, importe à la conscience autant que les millions de Londres ou de Chicago. Voici une petite ville qui n'a pourtant rien de médiocre, voici un groupe humain qui a misé délibérément sur le choix, sur la grâce, le contraire de la quantité, et qui, à peu près seul dans le monde moderne, conserve la mesure de la valeur antique. »

Cela est digne en effet d'estime et d'admiration. Et que dire alors de villes bien plus petites encore, mais infiniment grandes par le symbole civique qu'elles représentent ? Louis Gillet nous parle de Schwytz, où est conservée la charte initiale d'août 1291, qui a fondé la Confédération helvétique, la charte mère de la Suisse. Et il observe : « L'histoire de la Suisse est celle d'un serment, d'une parole donnée et tenue depuis sept cents ans, d'une cohésion intérieure et toute volontaire, d'un pacte, d'une amitié. » De là cette vertu civique dont j'ai tant envie de rapporter quelque parcelle à mes compatriotes quand je reviens d'un voyage au delà du Jura. « La Suisse, écrit encore Gillet, est le pays où l'esprit civique est peut-être le plus développé, où le respect des institutions, la conscience de former une société originale remplacent ce qu'est ailleurs la ferveur du drapeau... » Cette vertu propre à la Suisse a une apparence presque physique ; elle est visible dans les fêtes et commémorations patriotiques. Je veux épingler ici la note prise par Louis Gillet au spectacle d'un cortège dans une petite capitale cantonale : « Une foule animée, bariolée, un peu endimanchée, en costumes vieillots, peu bruyante, pas du tout canaille, parfaitement décente, sans trace de vulgarité et de mauvaises manières... »

Un peuple sans vulgarité... N'insistons pas sur la valeur de cette dernière remarque. Les gens vulgaires croient que la Suisse est un pays heureux parce qu'elle regorge de chocolat fondant et de montres-bracelets. Il y a des raisons plus nobles de la citer en exemple et de la tenir pour un modèle de civilisation.

PRIX LITTÉRAIRES

Le prix Femina a couronné cette année un écrivain d'Algérie. Né à Oran, descendant d'une famille espagnole, M. Emmanuel Roblès est âgé de trente-quatre ans. Fils d'un maçon, ancien instituteur, combattant de l'armée de l'air pendant la guerre, il est l'auteur de plusieurs romans, dont l'un, *Travail d'homme,* a reçu le prix populiste en 1945. Il a écrit aussi une pièce de théâtre, *Montserrat*, représentée aux Mathurins.

Le roman qui lui a valu le prix Femina a pour titre *les Hauteurs de la ville.* C'est l'histoire d'un jeune Algérien, affilié à la Résistance, qui tue un collaborateur de l'organisation Todt. L'âpreté d'un livre de guerre est rehaussée dans cet ouvrage par la couleur nord-africaine.

Un auteur de la radio, qui a écrit pour les ondes plusieurs pièces de théâtre, a reçu la semaine dernière le prix du Quai des Orfèvres. Ce prix est décerné à l'auteur d'un roman policier par un jury où les avocats et les hommes de loi se mêlent aux gens de lettres.

Le lauréat, M. Yves Fougères, est né à Bordeaux en 1921. Son roman a pour titre *Nuit et Brouillard.* C'est un récit d'espionnage qui se déroule dans l'Allemagne d'aujourd'hui. Il nous fait assister à la lutte entre les nazis, reconstitués en groupes clandestins, et les agents du deuxième bureau. Le prix lui a été décerné à l'unanimité.

PETITES CHRONIQUES

Strasbourg (fabrique de Joseph Hannong) : soupière rocaille en faïence à décor polychrome de bouquets de fleurs et filets d'or, pieds et anses en forme d'asperges, ayant fait partie de la collection Marcel Haas et adjugée 250.000 francs au musée de Strasbourg. (Vente Hôtel Drouot, le 19 novembre, Mes Ader et Champetier de Ribes, commissaires-priseurs ; M. Vandermeersch, expert.)

FAIENCES DE STRASBOURG

Il y a près de deux cents ans, la manufacture de Strasbourg, sous la direction de Paul Hannong, mettait au point pour la première fois en France la technique de la faïence « au petit feu ». Celle-ci étendait les possibilités de l'art céramique. Les retouches du décor, irréalisables avec la cuisson « au grand feu », devenaient possibles : l'exécution gagnait en finesse et en légèreté. La question des oxydes incapables de supporter les grandes températures était résolue en même temps : le décor, posé sur les pièces déjà émaillées au four, était fixé ensuite par une cuisson à feu doux. La gamme de couleurs des ateliers strasbourgeois, limitée tout d'abord aux bleu, vert, jaune, violet et noir (parfois un rouge médiocre), s'étendit progressivement et atteignit rapidement le décor « au naturel ».

La collection Marcel Haas, dispersée à l'Hôtel Drouot par Mes Etienne Ader et Champetier de Ribes, avec le concours de M. Vandermeersch, expert, a permis aux fervents amateurs de faïences de l'Est d'admirer un ensemble exceptionnel de Strasbourg. De nombreuses pièces étaient restaurées ; elles n'en furent pas moins disputées pour leur grande rareté. Le musée de Strasbourg, déjà fort riche en faïences et porcelaines de la région, n'avait pas négligé d'être présent à cette belle vente, disputant aux collectionneurs privés la joie de posséder quelques rares spécimens des travaux de Joseph et Paul Hannong.

Les modèles classiques aux fleurs furent honorés de belles enchères : une assiette à volubilis et œillets retenus par un ruban — détail assez rare — a été adjugée 30.500 francs, un grand plat à roses et tulipes, 61.000 francs, un pot à eau avec sa cuvette à bouquets de fleurs, 62.000 francs, et une magnifique soupière, 250.000 francs. Le décor aux chinois est également des plus classiques : on a donné 39.000 francs (sans les frais) pour une assiette et 95.000 francs pour un plateau de cette série, la première par Joseph Hannong et la seconde, au grand feu, par Paul Hannong.

Sous l'influence de Meissen, la manufacture de Strasbourg façonna de petites statuettes de goût rustique, mais pleines de charme et de grâce : un *Personnage de la comédie italienne* et un *Violoncelliste assis sur un tronc d'arbre* ont été poussés à 40.000 et 50.000 francs. Enfin la perfection du décor au naturel fut poussée à son extrême limite pour l'exécution de pièces en trompe-l'œil qui sont parmi les plus recherchées de toute la production des Hannong. Une bonbonnière simulant une rose fraîchement cueillie a été payée (toujours sans les frais de vente) 47.000 francs, et une petite pomme formant boîte, 20.000 francs. Une terrine formée par une tête de sanglier avec son présentoir décoré de branchages a trouvé preneur à 150.000 francs, et une paire de terrines en forme de canard, à 190.000 francs.

Francis SPAR.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'HISTOIRE DE LA FRANCE MODERNE :

Bernard de Vaulx, *l'Echéance de 1852 ou la Liquidation de 1848* (Self, 230 pages). C'est l'histoire d'une déception : de la fièvre de 1848 au début de l'empire. Un perruquier de Capestang (Hérault) servait sa clientèle dans un plat à barbe où l'on lisait : « Citoyens, préparez-vous pour 1852 ! » Dans l'esprit des Montagnards, en effet, l'échéance de 1852 allait fatalement faire naître, par la volonté populaire, la vraie république. La souveraineté nationale devait triompher de la réaction : il n'y avait qu'à laisser le suffrage s'exprimer librement... « 1789, 1852, deux dates qui s'enchaînent », répétaient les républicains. Et Pierre Dupont chantait :

Voici la fin de la misère,
Mangeurs de pain noir, buveurs d'eau.

Ces espérances furent frustrées par le vote de ceux qui voulaient la paix dans la rue, la reprise des affaires, un ordre garanti en apparence.

Ainsi fut liquidée l'œuvre des Journées de Février. Le régime du 2 décembre était « une réaction contre l'anarchie, mais non contre les causes de l'anarchie ». La prédiction du perruquier de Capestang fut démentie par les événements. Ou bien elle avait sur eux une avance de dix-huit ans.

LA PEINTURE ITALIENNE :

Alfred Leroy, *Histoire de la peinture italienne* (Plon, 398 pages). M. Alfred Leroy a déjà consacré à l'histoire de l'art de nombreux ouvrages qui font autorité. Celui-ci embrasse un sujet immense : l'évolution de la peinture italienne entre le XIIIe et le XIXe siècle. Il montre la place de l'Italie dans l'art mondial. Nul pays n'offre une pareille moisson de chefs-d'œuvre. Mais nul ne soulève des problèmes plus complexes d'esthétique, nul ne met en œuvre des jeux d'influences plus variés et plus difficiles à décomposer. L'auteur donne de ce panorama une vision lumineuse en reconstituant le « climat » où s'élaborèrent les œuvres maîtresses, l'ambiance où vécurent les artistes ; en un mot, l'aspect de chaque foyer créateur. Son évocation du passé scrute aussi bien le plan humain que le plan esthétique ; elle associe l'évolution des arts plastiques à celle des idées religieuses, politiques, littéraires ou sociales.

Une bibliographie et un index font de ce livre non seulement un ouvrage de bibliothèque, mais encore un excellent instrument de travail. C'est une véritable somme de l'effort italien qui, parti de l'esthétique byzantine, a abouti à l'art baroque après avoir exploré tous les horizons du génie pictural.

L'HISTOIRE DE PARIS :

Robert Vallée, *les Petits Musées de Paris* (Encyclopédie pittoresque, aux Editions Internationales, 152 pages). Combien de vieux Parisiens connaissent les petits musées de leur ville ? Sans doute visite-t-on ceux qui rassemblent les œuvres d'un grand artiste défunt : Henner, Gustave Moreau, Delacroix, Rodin ; les souvenirs de Balzac et de Victor Hugo ; l'incomparable collection réunie au musée Cognac-Jay ; le mobilier d'art du musée Camondo et du musée Jacquemart-André, les pièces rares d'Extrême-Orient au musée d'Ennery.

Moins nombreuse est l'affluence au musée Marmottan, consacré au style Empire ; au musée Clemenceau, où tout est resté en l'état depuis l'heure où le Tigre est mort ; au musée de l'Arc-de-Triomphe, où sont réunies les maquettes destinées au couronnement de l'édifice et les pièces relatives à son histoire ; au Vieux Montmartre, où, de la préhistoire au Chat Noir, revit dans plus de vingt mille objets ou documents tout le passé de la Butte ; au musée Branly et à la crypte des Carmes ; au musée de l'Assistance publique, au musée du Conservatoire, etc., pour ne pas parler des musées spéciaux : musée des Aveugles, musée du Barreau, musée Landouzy, etc.

Le plus « actuel » de ces musées est sans doute celui de la Préfecture de Police, où l'on peut voir, à côté du couteau de la guillotine utilisée pendant la Terreur, les fausses cartes d'identité établies sous l'occupation allemande et... le viseur à travers lequel le docteur Petiot épiait l'agonie de ses victimes...

ALBERT MOUSSET.

CHEMINS DE FER

Tous les économistes, la jeunesse studieuse, tous ceux qui recherchent les enseignements du passé voudront dans leur bibliothèque l'ouvrage que M. Pierre Dauzet consacre à la locomotion ferroviaire : *le Siècle des chemins de fer en France* (Imp. Bellenand). L'auteur intègre dans l'histoire de notre pays la vie politique, économique et financière, l'évolution technique et sociale de ce grand organisme national dont le rôle récent a mis en lumière toute la puissance.

CHARLES DE GAULLE
PAUL REYNAUD
MAURICE THOREZ

QUE SONT-ILS ?

Les caractères de ces trois hommes, leurs possibilités, leurs déficiences ont été étudiés par les méthodes les plus récentes de graphologies et psychologies françaises et étrangères. Lisez : « *Leurs écritures... Notre destin* », par J. de la Rocheterie et P. Lanaud. Préface de G. Ravon. Illustrations de Claude Garnier. Chez tous les libraires, marchands et kiosques : 100 fr. (Envoi franco contre 120 fr.). Editions de la Syntho-Graphologie A.E.M., 179, Bd Haussmann, Paris-VIIIe.

GALERIES

" COULEUR DU TEMPS ", 9 rue Arsène-Houssaye.
MARQUET, GERNEZ, LAPRADE,
CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.

GALERIE CARMINE
TANCREDE
51, rue de Seine

GALERIE BEAUX-ARTS
140, Faubourg-Saint-Honoré
MARTIN
LAUTERBURG
peintures
Jusqu'au 30 décembre 1948 (sauf lundis).

GALERIE CLAUDE
33, rue de Seine — DAN. 89-62
CHABRILLAN

DURAND-RUEL
VINAY
37, avenue Friedland

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

La Galerie Louis Carré expose actuellement des peintures de Legueult exécutées entre 1941 et 1948. Cet excellent peintre a évolué vers un art plus poussé, il a choisi entre le caractère purement décoratif qui était davantage son style d'autrefois et l'esprit proprement pictural auquel il se rallie désormais. Sur le plan technique, il abandonne volontiers la manière dépouillée de ses amis Oudot et Brianchon pour se livrer à un lyrisme de facture, de touche, de coloris parfois violents — mais toujours harmonieux — d'arabesques aux formes enchevêtrées.

On peut remonter à certains Nabis et notamment à Bonnard, auquel il fait songer plus d'une fois. Prestige de la tradition ! Nous ne saurions trop l'en féliciter. Son exposition est un éblouissement pour les yeux.

Christian Caillard expose à la Galerie Bernier une série de toiles exécutées lors d'un voyage que l'artiste accomplit au Mexique. L'orientalisme, ou, si l'on préfère,

CAILLARD. « FIGURE DU MEXIQUE ».

l'exotisme de Caillard, trouvait là un ample champ à son inspiration. Cette nature aux cactées gigantesques, ce climat excessif, cette lumière violente, tout cela, Caillard l'a senti et exprimé avec émotion et sincérité. D'autre part, il s'est plu à évoquer les indigènes des différentes provinces où il a séjourné, et ses portraits, notamment ses portraits de jeunes filles ou de jeunes femmes, sont pénétrés à la fois de tendresse et de volupté.

La peinture de Caillard est franche et directe, tendant vers l'expression. Son style est sobre et simple, ses coloris originaux et aux tons chauds avec une certaine attirance pour les tons complémentaires, notamment pour le rouge et le vert, tel le maître Eugène Delacroix.

M. Jean Alazard, l'éminent conservateur du musée d'Alger, vient de consacrer le talent de Caillard en écrivant sur cet artiste un petit livre montrant le caractère traditionaliste de la peinture de ce maître (Ed. Pierre Cailler, Genève).

Henri de Waroquier, aquarelliste, telle est l'exposition que vient d'organiser la Galerie « Couleur du Temps ». Contrairement à ce que l'on pourrait penser, on y trouve peu de paysages, mais plutôt des compositions. Et l'art de Waroquier revêt pour nous un aspect encore plus intéressant, encore plus profond.

Nous étions habitués jusqu'ici aux vues de Venise, là, nous n'en trouvons guère, mais plutôt tout ce qui découle de l'atmosphère vénitienne : des scènes mythologiques et voluptueuses dans lesquelles Waroquier ne peut se défaire totalement de cette ambiance, du mirage de l'eau et de tout ce qu'elle évoque. Ses recherches pour *Cristallisation* présentent aussi un grand intérêt. Félicitons la Galerie « Couleur du Temps » d'avoir su nous montrer avec les aquarelles de Waroquier un aspect moins connu de l'œuvre de ce maître.

MAURICE SÉRULLAZ.

COURRIER MUSICAL

La Grande Duchesse

Nous connaissons peu ou mal Offenbach ; à la scène, nous n'avons vu que *les Contes d'Hoffmann* (bien peu caractéristiques de la manière offenbachienne) et *les Brigands,* où l'on fit épisodiquement intervenir la fantaisie de Dranem. Or c'est à la scène que nous réapprendrons à connaître Offenbach, ce que nous voulons bien si l'on nous y aide.

En recréant plutôt qu'en reprenant *la Grande Duchesse* (privée, à l'affiche, de son royaume de Gerolstein), le théâtre de la Gaîté-Lyrique a fait un effort dans ce sens... La légende va-t-elle à nouveau se matérialiser ? Peut-être ; mais n'eût-il pas mieux valu, alors, ne pas toucher au livret de Meilhac et Halévy, et préserver ainsi la couleur du temps ? Pour ma part, j'apprécie davantage Albert Willemetz dans ses collaborations avec Maurice Yvain, et j'aime avant tout dans une œuvre — qu'elle soit de qualité majeure ou mineure — son authenticité. Par contre, je ne vois nul inconvénient aux innovations pour ce qui touche à l'extérieur : décors, costumes, mise en scène ; un cadre neuf pour une toile ancienne, cela se conçoit fort bien ; et il faut reconnaître ici la réussite, autant pour la somptuosité que pour la variété. On doit louer encore le choix des interprètes, tous excellents comédiens et la plupart véritables artistes lyriques. Couple séduisant et plein d'entrain, Germaine Roger et Jacques Jansen chantent, détaillent à jolie voix et spirituelle diction les airs et duos de la Grande Duchesse et de son beau favori. Marcel Vallée, très peu chanteur mais si parfait acteur, Jack Claret, Léo Bardollet et Henri Despuech, quatuor bouffon qui distribue les provisions de rires, sont les très cocasses « Boum, Paul, Puck et Népomuc ». Et nul n'est mieux qualifié pour tenir la baguette légère, verveuse d'une telle partition que Marcel Cariven. Il y a encore à louer : les chœurs, qui ont de la voix, savent s'en servir et sont remarquablement conduits, et enfin la parade enfantine qui, gracieusement, parodie les principaux personnages de l'opérette.

L. Maurice-Amour.

SOUS LE SIGNE DES VINS DE FRANCE

Les représentants, en costumes régionaux, des provinces vinicoles françaises ont reçu l'autre soir dans une cave de la Halle aux Vins les délégués des Nations Unies pour leur faire déguster et apprécier les meilleurs crus de notre terroir. Le cellier, décoré aux armes des provinces, fut envahi de bonne heure par la foule des visiteurs trop nombreux qui se pressaient tout autour des stands bourguignons ou champenois au comptoir des Saccavins d'Anjou.

LA BOHÈME D'AUJOURD'HUI

Dans notre numéro du 6 novembre nous avons fait dire à notre collaborateur Jean Vertex que M. Daniel Viau, peintre miniaturiste, était le beau-père de Maurice Utrillo, alors qu'en réalité il est son *beau-frère.* Nos lecteurs auront certainement, selon la formule consacrée, rectifié d'eux-mêmes cette erreur, d'autant qu'ils se souviennent d'avoir vu récemment dans *France-Illustration* un article consacré au peintre André Uther, qui était, lui, le beau-père de Maurice Utrillo.

CHRONIQUE JURIDIQUE

La Croix-Rouge et le droit

La mission récente du comte Bernadotte dans le Proche-Orient pour tenter de résoudre le conflit palestinien a replacé la Croix-Rouge sur le plan de l'actualité. De cette institution — une de celles qui font honneur aux temps modernes en ce qu'elle tend à humaniser le fléau de la guerre — je crois pouvoir, dans une chronique consacrée au droit, dire quelques mots.

Le précurseur de la Croix-Rouge fut une femme, miss Florence Nightingale. L'opinion publique anglaise avait, au siècle dernier, ressenti les souffrances endurées en Crimée par les malades et les blessés soignés avec des moyens de fortune dans des hôpitaux improvisés. Avec une quarantaine d'infirmières bénévoles elle s'embarquait pour Scutari, d'où elle passait à Balaklava — témoin de la charge fameuse — où elle organisait un véritable service de santé. Victime de l'épidémie de choléra, elle y demeurait cependant jusqu'à la fin de la guerre *The lady with a lamp* — la dame à la lampe — immortalisée par Tennyson.

Tout exemple porte ses fruits. Quelques années plus tard, un Suisse, Henry Dunant, ému par le spectacle tragique du champ de bataille de Solferino, consacrait sa vie à l'œuvre couronnée par la convention internationale qui, signée à Genève le 22 août 1864 (1) par les représentants de seize puissances, sous les auspices de l'empereur Napoléon III, avait pour objet de neutraliser en temps de guerre les établissements hospitaliers et leur personnel, déclarés intangibles au même titre que la personne des hospitalisés. La croix rouge devenait l'emblème de l'institution, dont la devise : *Inter arma caritas,* disait l'idéal auquel elle n'a pas failli.

L'idée avait pris corps. Elle suscita chez nous la création, dès 1866, d'un premier organisme : la Société de secours aux blessés militaires ; celle-ci eut pour sœurs cadettes l'Association des Dames françaises, puis l'Union des Femmes de France, qui, nées respectivement en 1881 et en 1892, et après l'institution, en 1907, d'un comité central, premier pas vers l'unification, se sont vues financées par la loi du 7 août 1940, avec de nouveaux statuts établis par décret du 10 janvier 1941. En regard des avantages prêtés au nouveau régime peut-être est-il permis de regretter l'émulation issue du régime antérieur, émulation féconde sur tous les terrains où s'est exercée l'activité conjuguée des trois sociétés, en temps de paix comme en temps de guerre, que l'Etat a, depuis lors, reprises pour son compte.

A côté des hospitalisés — blessés et malades — la Croix-Rouge s'est occupée des prisonniers de guerre. Leur situation, déterminée en droit par la Convention de La Haye de 1907, a été revisée par la Convention de Genève du 17 juillet 1929, véritable code en 97 articles qui leur a conféré un statut protecteur en imposant à leur endroit des obligations strictes aux belligérants, notamment de laisser visiter les camps de prisonniers par les délégués de la Croix-Rouge internationale (2). Non contente de faire bénéficier de ce statut les internés civils, celle-ci s'est encore préoccupée d'assurer, dans la mesure du possible, la protection des populations de la zone de guerre : une conférence réunie à Tokio en 1934 avait élaboré à cet effet un projet, non encore ratifié par les puissances lorsqu'éclata la guerre de 1939.

Tel a été le droit de la Croix-Rouge. S'il n'a pas toujours été respecté, s'il est demeuré parfois lettre morte, il faut en incriminer non l'institution, mais les hommes.

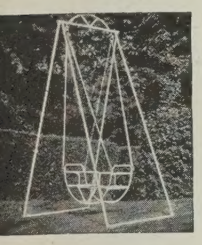
P.-L. R.

(1) Elle a été revisée en 1906 et en 1929.

(2) Réorganisée en 1928, celle-ci comprend (art. 1er des statuts) : les Sociétés nationales, le Comité international et la Ligue des Sociétés de la Croix-Rouge, la plus haute autorité délibérante étant la Conférence internationale, composée des délégués de ces trois catégories. Le Comité international reste (art. 7) « un intermédiaire neutre dont l'intervention est reconnue nécessaire spécialement en temps de guerre, de guerre civile ou de troubles intérieurs ».

ÉCHOS ET NOUVEAUTÉS

POUR LES GRANDS ET LES PETITS UN SUPERBE CADEAU



intéressant, agréable et durable :

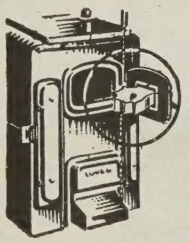
— Balançoires de jardin à une et à deux places ;

— Portiques de sport en tube d'acier ;

— Groupes de balançoires pour écoles.

Fabricant : Établissements Marchand, 21, rue du Gué, Rueil-Malmaison (Seine-et-Oise). Tél. MAL. 08-93. Livraison rapide. Prix abordables.

ÉCONOMISEZ de 25 à 35 % de CHARBON



en adaptant en quelques instants sur votre chaudière de chauffage central l'économiseur de charbon Edco.

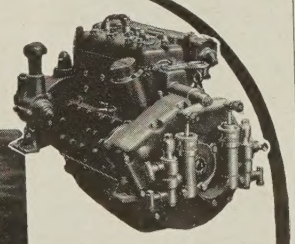
Voici quelques clients : Chemins de Fer du Nord, P.-L.-M., Banque de France, Crédit Lyonnais, Comptoir National d'Escompte, Recettes-Perceptions de Paris, des milliers d'hôtels et maisons particulières, Paris et province. Brochure gratuite sur demande.

Edco – Service 20 – 216, rue de Rivoli, Paris (1er). Opéra 87-17.

La pinasse

COUACH

TYPE "ARCOA" 48



COUACH
ARCACHON - FRANCE

Pinasse équipée du moteur marin 15 CV Couach, à régime lent et pompe à pistons.

Avantages : augmentation de vitesse à puissance égale. Grande stabilité. Tenue à la mer remarquable. Economie de combustible. Facilité de réparation. Faible tirant d'eau. Manœuvre aisée par un seul homme. Charge utile : 3 tonnes.

PAS DE COURANTS D'AIR DERRIÈRE VOTRE FENÊTRE

... si elle est équipée avec des joints métalliques Benoît. Par ce moyen rationnel, vous éliminez, en outre, les infiltrations de vent, pluie, bruit et poussières.

L'économie de chauffage réalisée est de l'ordre de 35 %. Augmentation de la température de 4° à 6°.

Posés en feuillures des fenêtres et portes, parfaitement flexibles et inoxydables, les joints Benoît sont garantis dix ans et pratiquement inusables. Des milliers de références.

Demandez la documentation n° 46 sans engagement de votre part aux Ets E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). PRO. 27-09. Agence et pose dans toute la France.

Représentant à Alger :
M. Heiles, Les Brises, Pointe-Pescade.

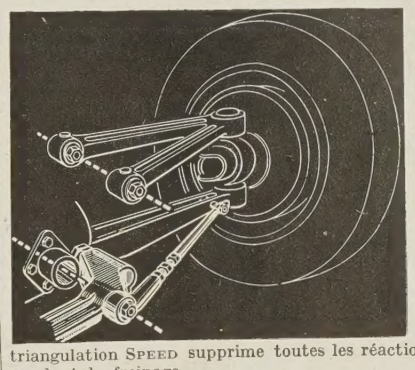
PRÉCIEUX CHARBON

En hiver, l'aération demeure un problème, car elle correspond à jeter par les fenêtres un peu du précieux combustible.

Les appareils Ozonair, réalisant l'aération « en vase clos », apportent une solution à ce problème. Pour quelques centimes par jour, ils assainissent électriquement l'atmosphère et détruisent les odeurs (cuisine, W.-C., tabac). Mieux qu'en ouvrant les fenêtres, ils permettent d'améliorer les conditions d'hygiène et d'obtenir à l'appartement, au bureau ou à l'usine l'air pur des campagnes. C'est à la fois une source d'économie et de santé.

Ozonair, la cure d'air chez soi. Notice franco : Ozonair, 63, rue de Lancry, Paris (10e). BOT. 24-10.

LA TRIANGULATION SPEED



Que vous ayez une Citroën neuve ou usagée, faites-lui adapter par votre garagiste la nouvelle triangulation Speed et vous serez émerveillé du résultat.

Cet appareil, réalisé en métal AP 33, ne pèse que 4 kilos et se pose en deux heures. Il donnera à l'avant de votre 11 CV Citroën, sans en modifier l'aspect extérieur, une rigidité égale à celle d'une 15 CV. Il assurera la longévité de vos pneus ; les articulations d'origine, n'ayant plus à supporter que des efforts réduits de moitié, s'useront beaucoup moins rapidement.

Sur une Citroën usagée la triangulation Speed supprime toutes les réactions de la direction, en particulier pendant le freinage.

La triangulation Speed rénove la voiture usagée et préserve de l'usure la voiture neuve.

Pour tous renseignements : Établissements Brissonnet et Cie, 22 *ter*, boulevard du Général-Leclerc, Neuilly-sur-Seine. Tél. : MAI. 87-40.

SANS SAVOIR DESSINER

Vous pouvez *copier, agrandir, réduire* tous sujets d'après nature ou documents grâce au *dessinateur.*

Notice n° 18 franco sur demande.

Berville, 18, rue La Fayette, Paris (9e).

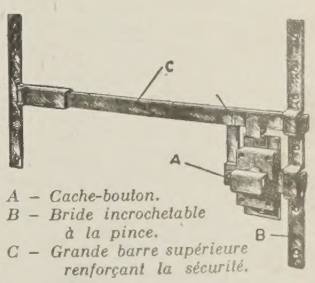
La Bonne Vinchée
LE VIN D'UNE ÉLITE

GRAND VIN VIEUX BOUQUETÉ, CORSÉ ET RACÉ, SOIGNÉ ET VIEILLI DANS LES CAVES

J. VINCHES
A NARBONNE

ASSUREZ LA SÉCURITÉ DE VOTRE HOME

Avec quelle tranquillité d'esprit vous allez à vos affaires, sortez le soir ou partez en voyage si vous avez la certitude que votre porte est inviolable !



A – Cache-bouton.
B – Bride incrochetable à la pince.
C – Grande barre supérieure renforçant la sécurité.

Seule la barre R. F. par son inébranlable solidité et sa grande course de pêne vous apporte cette sécurité. Elle est garantie incrochetable.

La barre R. F. se pose sur toutes les portes.

Établissements R. F. Fraissange (Père), 6, rue de Poitou, Paris. Tél. : TUR. 64-57.

POUR LES BIBLIOPHILES

Les Editions Stock mettent en vente un tirage de luxe très limité du *Portrait dans un miroir* de Charles Morgan, orné de quarante aquarelles de Philippe Jullian.

Récemment élu à l'Institut de France au titre de correspondant étranger, Charles Morgan a vu consacrer ainsi la renommée qu'il s'est acquise dans notre pays.

XAVIER DE VIRIEU

RADIO-JOURNAL LIBRE

(1943-1944)

« ... Véhicule d'une conception très pure de la Résistance et de l'honneur national. » J.-J. C. — **La Tribune de Genève.**

« ... Et la période trouble de l'occupation, sous cette plume terriblement objective, défile. ». J.-M. Ciarlo. — **Gentiane.**

« ... Contact salutaire avec l'héroïsme de la Résistance, son esprit de sacrifice, son dévouement total à la patrie et à la liberté. » André Rousseaux. — **France-Illustration.**

«... Ce livre est tout entier un témoignage. » J.-M. Th. — **Le Monde.**

Un vol. illustré. 576 pages. **450 fr.**

ÉDITIONS JEAN CABUT

25, rue Pierre-Demours — PARIS (17e)

LA TABLE RONDE

COLLECTION "LA VENDANGE"

CRÉBILLON Fils

Les Égarements du cœur et de l'esprit

illustré de nombreuses vignettes par FRANÇOIS SALVAT

1 vol. in-16 soleil, sous emboîtage. fr. **2.200**

SÉNAC DE MEILHAN

L'Émigré

illustré de pointes sèches par G. COCHET

2 vol. in-16 soleil, sous emboîtage fr. **3.000**

JEAN ANOUILH

L'Invitation au château

illustrations d'ANDRÉ BARSACQ

1 volume in-16 jésus.. .. .. fr. **500**

HENRI TROYAT

Tant que la terre durera

frontispices de GRAU SALA

2 volumes sous emboîtage.. .. .. fr. **1.500**

Les Éditions GAUTIER-LANGUEREAU

18, rue Jacob, Paris

DANS LE PRÉ

Texte charmant de M. SOLEILLANT, illust. originales et ravissantes de F. ESTACHY. Un magnifique album : ft. 21X27. **280 fr.**

Les Aventures de

NOUNOUF-PACHA

Gracieuse histoire d'une petite fille et de son ours, par M. VERITE, ill. de F.-J. BERTIER. L'album : ft. 22X27 . . . . . **150 fr.**

Contes et Légendes du

ROI ARTUS

Dans un style clair et coloré Cl. SYLVAIN nous conte l'enfance de l'enchanteur MERLIN. L'album : ft. 18X22,5, illust. par F. NATHANSON . . . . . **95 fr.**

Les Albums de

BÉCASSINE

texte de CAUMERY, ill. de J.-P. PINCHON, relatent les aventures de la célèbre héroïne, grande amie des enfants. Chaque album : ft. 22X32 . . . **345 fr.**

Portrait dans un miroir, *de Ch. Morgan.*

INGRES. « LE PEINTRE GRANET. »

ALBUMS (6 à 8 ans)

TRAC et BOUM par Alain Saint-Ogan. 64 pages. .. .. 165. »

MITOUCATICOUSSI par Andrée Danne. 32 pages. .. .. 190. »

Collection "FARANDOLE" (8 à 12 ans)

KARINE par C. Nast, 130 pages. 190. »

SUNSET par Claire Halphen-Istel. 144 pages. .. .. 240. »

LES DIX CHAPERONS ROUGES par C. NAST. 224 pages. 250. »

Collection "ROMANS DES JEUNES" (12 à 16 ans)

LE P. 132 N'EST PAS RENTRÉ par G. Trial. 200 pages. 150. »

LA HALTE SOUS LES ÉTOILES par J. LAGRAVE. 184 p. 130. »

VALENTINE, GAMIN DE PARIS par H. Grégoire. 200 pages. 110. »

LES ÉDITIONS SOCIALES FRANÇAISES

7, rue Jadin, PARIS (17e) - C. C. P. 1292-03

LES PLUS BELLES ÉTRENNES

LA MISSION DU BIQUET

Texte et dessins de MAGGIE SALCEDO

Un beau volume 21x27 en offset, double ton. .. .. 600 fr.

PIMENT-DOUX

par MARINA BOUSQUET

SUPERBE ALBUM en couleurs, illustré par KERMORVER .. .. 300 fr.

UNE AVENTURE DE PAUL, ZI, MOUNE

Texte et dessins de ROGER SEGUY

ALBUM en 6 couleurs. .. .. 240 fr.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

LIVRES D'ÉTRENNES

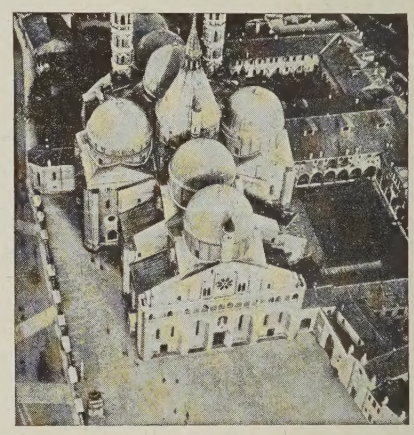
Chaque année en décembre les artistes rivalisent de goût et d'ingéniosité pour présenter au mieux les cadeaux de Noël. Nos libraires eux-mêmes, malgré la crise actuelle, n'ont pas ménagé leurs efforts pour offrir à tous, petits et grands, des éditions qu'ils ont cherché à rendre des plus attrayantes.

Voici quelques-uns de ces livres d'images qui feront la joie des petits : *Dans le pré,* texte de Marguerite Soleillant (Edit. Gautier-Languereau), illustré de façon charmante par Françoise Estachy ; *les Dix Chaperons rouges,* de Colette Nast (Editions sociales françaises, coll. Farandole), où le texte est plus abondant que les illustrations en noir et en couleurs d'Edith Follet ; dans la même collection Claire Halphen Istel publie *Sunset,* histoire qu'une maman contait chaque soir à sa petite fille avant de la border.

Illustration de Sunset *de C. Halphen.*

Après l'art antique, l'art médiéval et l'art renaissant, Elie Faure ajoute à sa remarquable Histoire de l'art un nouveau volume, abondamment illustré, consacré à l'*Art moderne* (Plon, édit.). Dans son analyse pénétrante et d'une haute tenue, qui mène le lecteur de la Flandre de Rubens et de l'Espagne de Velasquez jusqu'aux dernières tendances de l'art contemporain, l'éminent critique démontre que l'éternelle destinée de la France est d'équilibrer, dans une divine mesure, la vie diffuse du Nord et l'intelligence du Sud.

Il n'existait point encore dans l'édition française un ouvrage de synthèse tel que la *Découverte aérienne du monde* (1). Préfacé par M. de Martonne, l'éminent géographe qui fut le premier à pressentir le rôle de la vue prise par avion, et publié sous la direction de P. Chombart de Lauwe, chargé de recherches au Centre national de la recherche scientifique, attaché au musée de l'Homme, cet ouvrage montre quel précieux auxiliaire la photographie aérienne est pour de nombreuses disciplines. Voici les grandes lignes de sa structure : quel est le champ propre à la recherche par avion ; comment s'est poursuivie l'exploration aérienne ; comment la photographie aérienne a permis de saisir la terre sous ses formes multiples, avec le relief de ses continents, sa végétation sous les divers climats et sa faune, ses cités mortes découvertes, ses champs et ses villes, la marque du travail des hommes et les figures multiples des civilisations.



Vue sous un angle inhabituel de la basilique de Padoue. (Phot. E. N. I. T.)

Le champ d'investigation de l'aviateur est le monde entier. D'où l'extrême diversité des photographies qui illustrent cet ouvrage. Cette documentation a été l'objet d'un effort considérable. Choisis parmi des milliers de documents les plus récents provenant de la plupart des pays du monde, ces photographies sont reproduites à la plus grande échelle possible afin qu'elles conservent toute leur signification visuelle.

Cet ouvrage mérite d'être signalé par son ampleur et sa nouveauté. D'une parfaite réalisation technique, il aborde les questions neuves et complexes de civilisation et constitue un remarquable effort de l'édition française.

(1) *Horizons de France*, édit. 39, rue du Général-Foy. Un vol. grand in-4° de 416 pages dont 200 héliogravures reproduisant des photographies aériennes.

*Gravure extraite de l'*Histoire sainte *éditée par Hatier. Le texte et les illustrations qui l'accompagnent sont dus à C.-M. Foy.*

LE RECUEIL INTERNATIONAL DE PHOTOGRAPHIES

" PHOTOGRAPHY YEAR BOOK 1949 "

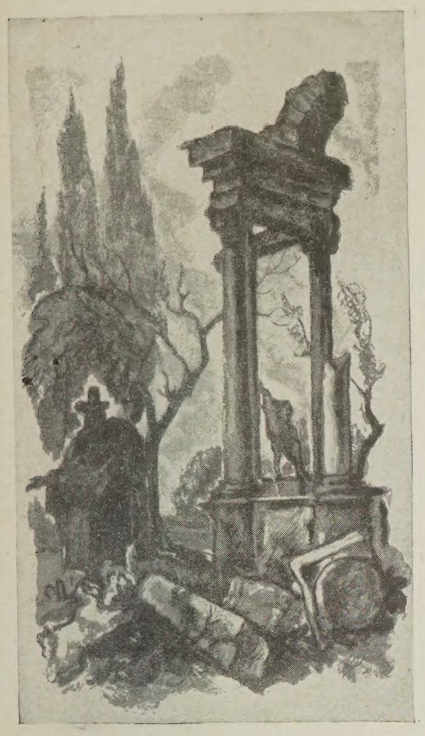
Ce magnifique album d'art photographique contient d'inédites reproductions en blanc et noir ainsi qu'en couleurs de photos de tous genres parmi les meilleures œuvres d'une sélection d'auteurs de tous les pays.

Véritable album de salon de près de 300 pages sur papier couché. Reliure d'art en toile.

PRIX : fr. **1.500** (port compris)

Distributeur exclusif pour la France et les Colonies : MARC LECLERE, 22, rue de Nancy, CHAVIGNY (Meurthe-et-Moselle) - C. C. P. n° 1063.37 de Nancy

IVRES D'ART...



Composition en couleurs de J.-P. Jarach pour l'illustration de Graziella *d'A. de Lamartine (Edit. La Maîtrise du Livre).*

Dans son ouvrage, *Oiseaux de nos campagnes* (Ed. de la Pierre du Loup, à Guéret), que H. Le Bouder a illustré de compositions et de planches en couleurs, J.-O. Saint-Hilaire nous instruit des caractéristiques et des mœurs de nos oiseaux des jardins, des haies, des vergers, des champs et des parcs. On apprécie mieux, après cela, l'opinion qu'exprimait Lamartine : « Le monde des oiseaux est un océan de sympathie dont nous ne buvons qu'une goutte quand nous pourrions en absorber par torrents. »

Relater avec objectivité les événements qui se déroulèrent durant ces dix dernières années ne s'avère pas toujours tâche facile pour les historiens. Et pourtant nous vivons au siècle de la photographie, du cinéma, de la radio parlée ou filmée, procédés qui facilitent singulièrement les recherches, encore qu'il soit parfois difficile de faire la part de l'exactitude des faits enregistrés et celle de la propagande... Que dire du travail auquel doivent se livrer les historiens qui veulent donner une relation fidèle des événements passés. Ils ne peuvent puiser leurs renseignements qu'à ces sources que constituent ces reportages qu'étaient les Mémoires. C'est ce qu'a fait M. Albert Varenne quand il voulut savoir les réactions des puissances européennes à l'égard de notre pays. *Quand la France occupait l'Europe* (Le Postulan, édit.) : tantôt collaboratrices, tantôt résistantes, tantôt aussi attentistes des populations occupées, on verra que ces populations ont réagi différemment et que leurs attitudes envers l'occupant ressemble par plus d'un côté à celles que nous avons connues nous-mêmes dans les années 1940-1944.

M. J.-N. Faure-Biguet prend soin dans une sorte d'avant-propos à son livre *la Colonne de nuées* (Edit. de Flore) de préciser qu'il s'agit d'un récit qui ne saurait engager que lui, mais qui peut être utile parce que, quand vient la guerre, « n'importe qui est exposé dans son propre pays, et parfois sans recours, à devenir suspect ».

Suspect, l'auteur l'a été lorsqu'au terme d'un long et douloureux exode il a failli être la victime d'une méprise qui n'avait été possible que parce qu'un désordre indescriptible et un peu morbide régnait partout en maître.

Ce petit volume, écrit dans un style sobre, vivant, est d'une lecture facile et agréable.

Après Gargantua *et* Pantagruel, *Schem vient d'illustrer les* Contes drôlatiques *de Balzac que publie « La Ruche » sous la direction de A. et P. Jarach.*

Dans le pré, *illustré par Fr. Estachy.*

CONTE EXOTIQUE

Les aventures de Piment-Doux, à la peau verte et lisse, qui, arraché d'un jardin bordelais se trouve transporté jusqu'à la Guadeloupe, où grâce au marmiton noir Lait-Coco et à la bonne fée Caraïbe il vivra en paix sur un coin de terre antillaise, nous sont contées avec grâce par Marina Paul-Bousquet (Ed. Albin Michel). Les illustrations en couleurs de Kermorver encadrent ce conte charmant d'un parfum d'exotisme qui lui sied à merveille.

HISTOIRE

Les amateurs de récits historiques liront avec intérêt l'ouvrage que le général Sanchez Salazar, ancien chef du service secret mexicain, et Julian Gorkin ont consacré aux derniers instants du grand rival de Staline : *Ainsi fut assassiné Trotsky* (Edit. Self). Les auteurs ont été mêlés de très près, tant par leur profession que par leur sympathie, aux événements qu'ils rapportent. C'est là certainement ce qui confère à leur témoignage sa plus grande valeur.

ROMAN

Les personnages que la grande romancière canadienne Mazo de la Roche a campés avec sa maîtrise habituelle au cœur de cette province de l'Ontario, son décor de prédilection, animent d'une vie ardente le roman *Possession* (Edit. Begh-Henrys) dont on a pu dire qu'il était l'un des meilleurs qu'elle ait écrits.

ERNEST LOTTHÉ

LA PENSÉE CHRÉTIENNE DANS LA PEINTURE FLAMANDE ET HOLLANDAISE

22 1/2 × 28 — 650 pages — 353 gravures

DEUX VOLUMES : **2.000 FR.**

Chez l'auteur :

68, RUE ROYALE, **LILLE (Nord)**

et chez les Libraires

DOUZE POÈMES

DE

ANNA DE NOAILLES

Illustrés de douze compositions de ROGER LIMOUSE gravées sur cuivre en couleurs par Raymond HAASEN

Un volume 26 × 34 tiré à 274 exemplaires sur vélin de chiffon des Papeteries de Lana, livré sous emboîtage
L'ex. num. . . . . **20.000** fr.
(Restent quelques exemplaires)

ANATOLE FRANCE

LA RÉVOLTE DES ANGES

Illustré de 20 eaux-fortes originales de PIERRE WATRIN

Un volume 25 × 32

L'ex. num. sur pur fil Johannot, avec suite des eaux-fortes en 1er et 2e états . . . . . **16.000** fr.
L'ex. num. sur pur fil Johannot, sans suite **12.000** fr.
L'ex. num. sur vélin Rives, sans suite. . **8.000** fr.
(Restent quelques exemplaires)

PHILIPPE LEFRANÇOIS

PARIS A TRAVERS LES SIÈCLES

Photographies de RENÉ JACQUES

LA CITÉ - NOTRE-DAME
LA PLACE DAUPHINE
L'ILE SAINT-LOUIS

Un volume 22,5 × 28, 96 pages sur magnifique papier couché anglais crème, illustré de 98 reproductions photographiques . . . . . **700** fr.

CALMANN-LÉVY

LIVRES EN TOUTES LANGUES
Arts - Lettres - Sciences
LE GAY SÇAVOIR, 13, rue Jacob, Paris (6e)

En offrant un livre de la collection
" AU JARDIN FRANÇAIS "
Vous êtes certain de faire plaisir
Trois titres disponibles

Poèmes en bouquet
(anthologie) illustrations d'ESPERANCE. Broché : 650 francs ; belle reliure, façon parchemin, sous étui : 1.000 francs.

A. DE MUSSET - Contes choisis
Bois en couleurs de SYLVAIN SAUVAGE. Broché : 800 francs ; belle reliure, façon parchemin, sous étui : 1.600 francs.

LAMARTINE - Graziella
Bois en couleurs de PAUL JARACH. Broché : 1.000 francs ; belle reliure, façon parchemin, sous étui : 1.600 francs. Format 110 × 185. Tirage limité à 3.700 exemplaires tous numérotés.

LA MAITRISE DU LIVRE
7, boulevard Morland - PARIS (4e)

OUVRAGES DE LUXE

CHARLES MORGAN

PORTRAIT DANS UN MIROIR

illustré de 40 aquarelles de PHILIPPE JULLIAN reproduites en phototypie et pochoir
Format 19x28, présentation sous étui.

1 exemplaire contenant les aquarelles originales à. . . . . fr. **40.000**
25 exemplaires avec une remarque originale de l'artiste à . . . . fr. **6.500**
850 exemplaires sur Marais Crèvecœur à . . . . . fr. **4.500**

JEAN MARIOTTI

LES CONTES DE POINDI

Illustré de bois en couleurs de VAN ROMPAEY

Format in-4° écu (20 x 25)
1.500 exemplaires numérotés sur vélin chiffon Johannot et
1.000 exemp. sur vélin de Rives. fr. **2.000**

STOCK

H. PASQUINELLY, Éditeur
présente, abondamment illustrés par

SCHEM :
LES CONTES DROLATIQUES
de BALZAC

en deux volumes, in-4° carré, 40 hors-texte litho coloriés, 100 dessins in-texte. Sur Marais. **8.000** fr. | Sur Lana. **10.000** fr.

LE PANTAGRUEL
de RABELAIS

en deux volumes in-4° carré, double emboîtage, 62 hors-texte litho en noir, 146 lettrines et culs de lampes. 1.000 exemplaires . . . . . **7.000** fr.
Demandez le spécimen à votre fournisseur habituel
Éditions PASQUINELLY
60, boul[d] de la République - SAINT-CLOUD

SUCCÈS

25e mille

MAZO DE LA ROCHE

POSSESSION

Un volume in-8°, 332 pages . . . . . **300** fr.
Edit. orig. (encore quelques volumes). **600** fr.

EDITIONS BEGH-HENRYS
10, Faubg-Montmartre - PARIS (9e)

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

ELIE FAURE

HISTOIRE DE L'ART

L'ART ANTIQUE - L'ART MÉDIÉVAL
L'ART RENAISSANT - L'ART MODERNE
4 vol. illustrés de 350 héliogravures. **2.130** frs

PAUL DONCŒUR

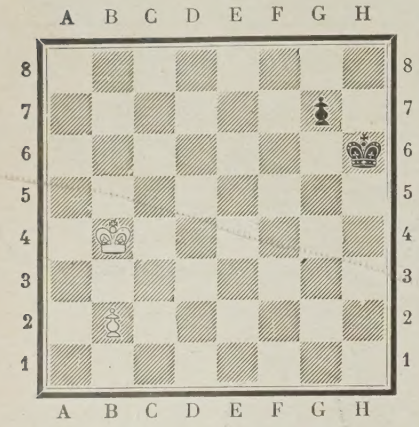
LE CHRIST DANS L'ART FRANÇAIS

2 vol. illustrés de 400 héliogravures. **1.800** frs

LIBRAIRIE PLON

LES ÉCHECS (N° 53)

Solution de l'étude n° 55,
par O. Duras.
Narodni Listy 1905.



Les blancs jouent et gagnent.

1. Rb4-ç5 ! seul coup gagnant, Rh6-g6 (si 1..., g7-g5. — 2. b2-b4, voir plus bas). — 2. b2-b4, Rg6-f7 ! (menace de faire nulle en passant devant le pion blanc. Si 2 ..., Rg6-f6. — 3. Rç5-d6, g7-g5. — 4. b4-b5, g5-g4. — 5. b5-b6, g4-g3. — 6. b6-b7, g3-g2. — 7. b7-b8 : D, g2-g1 : D. — 8. Db8-f8† suivi de 9. Df8-g8† et 10. Dg8×g1 gagne). — 3. b4-b5 ! (et non 3. Rç5-d6 ?, g7-g5 ! nulle car si 4. Rd6-é5, Rf7-é7, etc.) 3 ..., Rf7-é7. — 4. Rç5-ç6, Ré7-d8. — 5. Rç6-b7, g7-g5. — 6. b5-b6, g5-g4. — 7. Rb7-a7, g4-g3. — 8. b6-b7 g3-g2. — 9. b7-b8 : D† gagne.

Dans la seconde variante, les blancs gagneront de même parce que leur pion sera promu avec échec.

1. Rb4-ç5 !, g7-g5. — 2. b2-b4, g5-g4. — 3. Rç5-d4 ! (le roi noir ne peut plus entrer dans le carré du pion blanc, dont la promotion est ainsi assurée. Il s'agit maintenant de retarder la marche du pion noir) 3 ..., Rh6-g5. — 4. b4-b5 ! (pour maintenir le carré du pion blanc hors de la portée du roi noir) 4 ..., g4-g3 (si 4 ..., Rg5-f4. — 5. b5-b6 gagne parce que le pion blanc fait dame avec échec. Ou si 4 ..., Rg5-h4. — 5. b5-b6, g4-g3. — 6. Rd4-é3, Rh4-h3. — 7. b6-b7, g3-g2. — 8. Ré3-f2, Rh3-h2. — 9. b7-b8 : D† gagne). — 5. Rd4-é3, Rg5-g4. — 6. b5-b6, Rg4-h3. — 7. b6-b7, g3-g2. — 8. Ré3-f2 !, Rh3-h2. — 9. b7-b8 : D† et mat au prochain coup.

Une étude classique de roi et un pion contre roi et un pion. Nous voyons que les finesses, dans les finales simples de pions, ne sont pas toujours des questions d'opposition ou de cases conjuguées.

Championnat du monde.
Moscou, avril 1948.

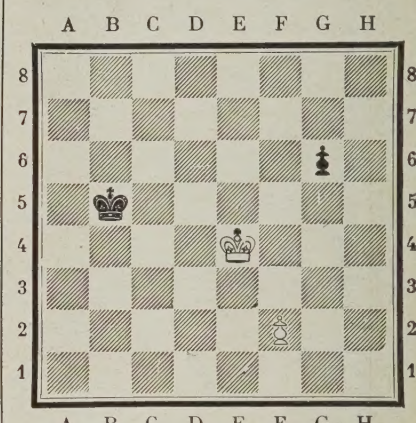
Blancs : Keres. Noirs : Reshevsky.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, Cg8-f6. — 5. 00, Cf6×é4. — 6. d2-d4, b7-b5. — 7. Fa4-b3, d7-d5. — 8. d4×é5, Fç8-é6. — 9. Dd1-é2, Cé4-c5. — 10. Tf1-d1, Cç5×b3. — 11. a2×b3, Dd8-ç8. — 12. Fç1-g5, h7-h6. — 13. Fg5-h4, Ff8-ç5. — 14. Cb1-ç3, g7-g5. — 15. Fh4-g3, Dç8-b7. — 16. Cç3×d5,00. — 17. Cd5-f6, g5-g4. — 18. Cf3-é1, Cç6-d4. — 19. Dé2-f1, h6-h5. — 20. Fg3-f4, h5-h4. — 21. Ff4-é3, h4-h3. — 22. Td1-d2, h3×g2. — 23. Df1×g2, Cd4-f3†. — 24. Cé1×f3, Fç5×é3. — 25. Td2×d8†, Th8×d8. — 26. Cf3-é1, Fé3-d4 (menace à la fois é5 et b2). — 27. Cé1-d3 (si 27. Cf6×g4 ?, D×D† et F×C gagne) 27. ..., Fé6-f5. — 28. Ta1-é1, a6-a5. — 29. Cf6-é4, Rç8-b8. — 30. b3-b4, a5-a4. — 31. ç2-ç3, Ff5×é4. — 32. Té1×é4, Fd4×ç3 ! — 33. Té4-é3 (33. b2×ç3, Td8×d3 gagne, grâce au dangereux pion noir libre). 33. ..., Db7×g2†. — 34. Rg1×g2, Td8×d3 ! (décisif). — 35. Té3×d3 (35. b2×ç3, T×T et a4-a3 gagne) 35. ..., Fç3×b2 (le pion libre noir ne peut plus être arrêté qu'en sacrifiant la tour, ce qui équivaut à l'abandon). — 36. Td3-d5 (seul moyen de maîtriser momentanément le pion noir car si 36. ..., a4-a3 ? — 37. Td5×b5† et 38. Tb5-a5 empêchant a3-a2). 36. ..., ç7-ç6. — 37. Td5-d8†, Rb8-ç7. — 38. Td8-a8, Rç7-b7 ! — 39. Ta8-f8 (si 39. Ta8-a5, Fb2×é5 puis Fé5-ç3 et ×b4 gagnant la tour). 39. ..., Fb2×é5. — 40. Tf8×f7†, Rb7-b6. Les blancs abandonnent car le pion noir sera bientôt à dame. Si 41. Tf7-f8, Fé5-d6. — 42. T joue, Fd6×b4, etc. Ou si 41. Tf7-d7, Fé5-ç3. — 42. Td7-d8, Fç3×b4, etc. Ou si 41. Tf7-é7, Fé5-ç3. — 42. Té7-é4, a4-a3. — 43. Té4-é2, Fç3-b2 et le pion noir passe à dame.

Blancs : Smyslov. Noirs : Reshevsky.

1. é2-é4, é7-é5. — 2. Cg1-f3, Cb8-ç6. — 3. Ff1-b5, a7-a6. — 4. Fb5-a4, d7-d6. — 5. ç2-ç3, Cg8-é7. — 6. d2-d4, Fç8-d7. — 7. Fa4-b3, h7-h6. — 8. Cb1-d2, Cé7-g6. — 9. Cd2-ç4, Ff8-é7. — 10. 00, 00. — 11. Cç4-é3, Fé7-f6. — 12. Cé3-d5, Tf8-é8. — 13. d4×é5, Ff6×é5. — 14. Cf3×é5, d6×é5. — 15. Dd1-f3, Fd7-é6. — 16. Tf1-d1, Fé6×d5. — 17. Td1×d5, Dd8-é7. — 18. Df3-f5, Cg6-f8. — 19. Fç1-é3, Cf8-é6. — 20. Ta1-d1, Té8-d8. — 21. g2-g3, Td8-d6. — 22. Td5×d6, ç7×d6. — 23. Df5-g4, Rg8-h8. — 24. Fé3-b6, Cç6-b8. — 25. Fb3×é6, f7×é6. — 26. Dg4-h4, Dé7-d7. — 27. Dh4-d8†, Dd7×d8. — 28. Fb6×d8, Cb8-d7. — 29. Fd8-ç7, Cd7-ç5. — 30. Td1×d6, Ta8-ç8. — 31. Fç7-b6, Cç5-a4. — 32. Td6×é6, Ca4×b2. — 33. Té6×é5, Cb2-ç4. — 34. Té5-é6, Cç4×b6. — 35. Té6×b6, Tç8×ç3. — 36. Tb6×b7, Tç3-ç2. — 37. h2-h4, Tç2×a2. — 38. Rg1-g2, a6-a5. — 39. h4-h5, a5-a4. — 40. Tb7-a7, Rh8-g8. — 41. g3-g4, a4-a3. — 42. Rg2-g3, Ta2-é2. — 43. Rg3-f3, Té2-a2. — 44, Rf3-é3, Rg8-f8. — 45. f2-f3, Ta2-a1. — 46. Ré3-f4, a3-a2. — 47. é4-é5, Rf8-g8. — 48. Rf4-f5, Ta1-f1. — 49. Ta7×a2, Tf1×f3†. — 50. Rf5-g6, Rg8-f8. — 51. Ta2-a8†, Rf8-é7. — 52. Ta8-a7†. Les noirs abandonnent. Il aurait suivi 53. Ta7×g7 et 54. Rg6×h6 après quoi les deux pions blancs liés auraient gagné aisément.

Etude n° 56, par J. Dobias.
Narodni Listy 1926.



Les blancs jouent et gagnent.

ANDRÉ CHÉRON.

SÉLECTION tente un essai de lutte contre la hausse des prix. **Dans un premier magasin de vente type témoin** une première série de produits alimentaires retenus par le Comité de Sélection sera mise en vente directe **DE L'USINE au CONSOMMATEUR et AUX PRIX DE TAXES.**

Cette série comprend : des sardines et poissons à l'huile d'olive, compotes et confitures pur sucre (600 grammes pur sucre au kilo), des foies gras entiers des Landes, des rillettes et confits d'oie et toute une gamme de conserves fines.

Nous vendons sans emballages ; apportez-les au magasin, **40, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris-10e** (80 mètres du métro Strasbourg-Saint-Denis). Ouvert tous les jours du mardi matin au dimanche 13 heures (9 à 13 heures et 15 à 20 heures). SÉLECTION a composé pour les lecteurs de province un premier colis de NOEL livré tout de suite des Landes, composé comme suit :

Foies gras entiers truffés des Landes (et non pas des mousses ou des morceaux de foies enrobés) ; 1 boîte de 280 grammes, 1 de 750 grammes ; des rillettes d'oie extra-fines : 4 boîtes de 100 grammes, 6 de 180 grammes ; 1 boîte de confits d'oie : 500 grammes ; 1 boîte de 1 kilo ananas en tranches au sirop pur sucre) ; 1 boîte de 250 grammes de thon entier à l'huile d'olive.

Ce postal de 5 kilos de produits surchoix et d'une pureté absolue vous sera expédié franco domicile contre chèque de banque ou chèque postal de 4.675 francs (CCP 5210-29 Paris) adressé à SÉLECTION, **40, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris (10e)** ou 4.775 francs contre remboursement.

Tous ces produits sont livrés en boîtes en fer-blanc et se conservent indéfiniment.